

**Constantin Guys,
[le peintre de
la vie moderne]**

Charles Baudelaire

LIREGRATUITEMENT.COM

**Constantin Guys, [le
peintre de la vie
moderne]**

Charles Baudelaire

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PRÉFACE

eci est le plus beau chapitre de la critique d'art de Baudelaire...

Il a, au cours de ses Salons de 1845, 1846, 1859, de son compte rendu de l'Exposition universelle de 1855, honoré de sa nette vision et de son durable hommage les artistes qui avaient déjà fait glorieusement leurs preuves : Delacroix, Ingres, Decamps, Achille Deveria, Chasseriau, Isabey, Corot, Tassaert, etc. Il a découvert aussi, chez des inconnus d'alors, ou des presque inconnus, les promesses de talent, les annonces du génie, il a dit le mot juste et annonciateur sur Boudin, Lavieille, Chiffart, Meryon, Bracque- _ mond, Alphonse Legros, Edouard Manet, Jongkind, Jacquemart, Whistler, Bonvin.

Il a écrit sa plus importante étude sur Delacroix, mais Delacroix était visible, s'offrait aux

regards, aux disputes et aux admirations de tous.

Baudelaire ne fut pas seul, ni le premier, à l'admirer. Il vint vers lui à son heure. Avant lui, M. Thiers avait écrit, avec l'enthousiasme qui comprend, et en style éloquent, sur l'apparition de Dante et Virgile au Salon de 1822. Avant lui, Théophile Gautier avait célébré l'œuvre du grand évocateur des passions éternelles, des fastes tragiques, dès paysages où se joue le drame humain, du grand lyrique de la force et de la grâce. En même temps que lui, Théophile Silvestre étudiait l'homme et l'œuvre en des pages singulièrement vivantes. _ Baudelaire ajouta son commentaire tel qu'il devait le concevoir, expliqua l'œuvre de Delacroix

avec l'ardeur d'un poète, et son caractère avec la pénétration d'un maître psychologue.

L'étude de Delacroix est donc admirable, mais celle de Constantin Guys l'est bien davantage. Delacroix était tout le siècle. Guys n'était rien. Delacroix était célèbre depuis le jour de ses débuts, il était le peintre dont le génie s'était emparé des plafonds et des murailles du Louvre, de la Chambre des députés, du Sénat, de Saint-Sulpice, de Saint-Denis du Saint-Sacrement, il était le grand discuté et le grand victorieux des Salons, champs de batailles annuels où les idées et les rivalités s'affrontaient. Guys était obscur, perdu dans la foule, tout juste un reporter de

PRÉFACE c 15

Journal de Londres. Il n'avait pas débuté, il n'avait pas de nom, il ne signait pas ses œuvres, et même il avait tellement le sentiment de l'anonymat et de l'obscurité qu'il imposa à son critique sa volonté de ne pas être nommé. L'étude que Baudelaire écrivit sur lui a pour titre : Le peintre de la vie moderne. Constantin Guys, au cours de ces pages lumineuses, passe comme une ombre, n'est à travers la foule qu'il anime que M. G... Il a été un inconnu perdu dans le bruit et [es lumières des grandes villes, anxieux de tout voir, de ne rien perdre de la rapide fantasmagorie de la vie, cherchant un refuge à son travail dans quelque obscure retraite, quelque humble chambre secrète choisie dans les amas des maisons.

C'est dans cette foule d'inconnus que Baudelaire est allé chercher cet inconnu, c'est dans cette retraite cachée qu'il est allé découvrir ce solitaire. Il avait été un peu guidé vers cette découverte. Guys avait connu, en 1848, Gavarni, et, par Gavarni, Gau-

tier, et c'est par Gautier qu'il connut Baudelaire. Le témoignage de Gautier est donc le premier en date à recueillir. Il est consigné dans la Préface des Fleurs du Mal :

« Un talent de cette nature, — dit-il, — ne pouvait manquer de charmer Baudelaire, qui faisait, en effet, grand cas de Guys. Nous possédions une soixantaine de dessins, d'esquisses, d'aquarelles,

de cet humoriste du crayon, et nous en donnâmes quelques-uns au poète. Ce cadeau lui fit un vif plaisir, et il l'emporta tout joyeusement. »

Pour Baudelaire, on ne trouvera pas chez lui les hésitations, les réserves de Gautier, compensées d'ailleurs par une divination si précise de l'esprit de l'artiste. C'est en termes mystérieux, lucides et chaleureux, que le poète des Fleurs du Mal a parlé de Canin Guys.

Notons déjà que le 15 décembre 1859, Baudelaire écrit, à la fin d'une lettre à sa mère, ceci, qui se rapporte évidemment à Guys :

« On m'a donné de superbes gravures et de magnifiques aquarelles. Je pourrai orner mon appartement. Il y a dans les aquarelles (qui sont d'un homme très bizarre, ami de Bréziosi, mais bien supérieur à lui) des dessins sur la vie turque que je réserverai pour toi. »

Et treize jours après, le mercredi 28 décembre 1859 :

« Quoique tu ne m'aies rien écrit, je présume que tu as été satisfaite de tes étrennes. Tu es la première personne envers qui j'ai pu, cette année, m'acquitter de ce devoir. Et ce dessin est le seul morceau oriental que j'ate pu arracher à cet homme bizarre, sur

qui je vais écrire un grand article (le dernier morceau de ceux qui composent les Curiosités esthétiques).

PRÉFACE

À la fin de la même lettre, il revient sur ce sujet :

« Ne te gêne pas pour me dire (si c'est ton opinion) que tu trouves la dame turque très laide, je ne te crois pas très forte en beaux-arts, et cela ne diminue en rien ma tendresse et mon respect pour toi. »

MM. A. de la Fizelière et Georges Decaux, dans la notice qu'ils consacrèrent à Baudelaire en commençant leurs *Æssais de Bibliographie contemporaine* (Paris, Librairie de l'Académie des Bibliophiles), disent : « Cette curieuse et délicate étude sur les dessins et croquis de Constantin Guys a paru dans le *Figaro*, numéros des 26, 28 novembre et 3 décembre 1863, en trois feuilletons. » Cette étude de Baudelaire a été recueillie dans l'*Aré romantique*, troisième volume des œuvres complètes du poète, publiées chez Michel Lévy en 1869.

Elle n'est pas seulement le commentaire admirable de la vie moderne et de son peintre, elle est aussi une source première de renseignements sur le caractère de Constantin Guys et sur son œuvre. Sur la personne de Guys, sur son métier de dessinateur, sur sa science spontanée, ce sont les indications les plus précises. Les pages de Baudelaire, parues quelques années après la guerre de Crimée, contiennent les notes les plus intéressantes sur cette

partie de l'œuvre de Guys. Au moins, quelques-uns de ces dessins qui ne seront jamais

retrouvés, gardés qu'ils ont été dans les journaux, par les rédacteurs, par les graveurs, auront été catalogués et décrits, et par quelle plume experte et incisive ! Tout cela est caractérisé de profonde manière. Et aussi tous les types examinés par Baudelaire : le Militaire, le Dandy, la Femme, la Fille. C'est un historique et une philosophie de la vie moderne que Baudelaire écrit en ces pages de critique. Il savait fort bien ce qu'il faisait, puisqu'il a pris soin de dire que ce qui pouvait paraître une digression n'en était pas une : « Les considérations et les rêveries qui surgissent des dessins d'un artiste sont, dans beaucoup de cas, la meilleure traduction que la critique en puisse faire; les suggestions font partie d'une idée mère, et, en les montrant successivement, on peut les faire deviner. »

Baudelaire a mis cette pensée en action. Il a montré Guys. Il l'a commenté, il a extrait de son art une philosophie, — et il a annoncé son immortalité, — l'immortalité de l'inconnu, de l'homme des foules, de M. G., du Peintre de la vie moderne.

GUSTAVE GEFFROY.

Ld

LE BEAU, LA MODE ET LE BONHEUR

1e SL y a dans le monde, et même dans le monde É des artistes, des gens qui vont au musée du Louvre, passent rapidement, et sans leur accorder un regard, devant une foule de tableaux très

intéressants quoique de second ordre, et se plantent, rêveurs, devant un Titien ou un Raphaël, un de ceux que la gravure a le plus popularisés ; puis sortent satisfaits, plus d'un se disant : « Je connais mon musée. » Il existe aussi des gens qui, ayant lu jadis Bossuet et Racine, croient posséder l'histoire de la littérature.

Par bonheur se présentent de temps en temps des redresseurs de torts, des critiques, des amateurs, des curieux qui affirment que tout n'est pas dans Raphaël,

ra : à

que tout n'est pas dans Racine, que les poetæ minores ont du bon, du solide et du délicieux ; et, enfin, que

— pour tant aimer la beauté générale, qui est exprimée

par les poètes et les artistes classiques, on n'en a pas

moins tort de négliger la beauté particulière, la beauté

de circonstance et le trait de mœurs.

& Je dois dire que le monde, depuis plusieurs années, s'est un peu corrigé. Le prix que les amateurs attachent aujourd'hui aux gentillesse gravées et coloriées du dernier siècle prouve qu'une réaction a eu lieu dans le sens où le public en avait besoin ; Debucourt, les Saint- Aubin et bien d'autres, sont entrés dans le dictionnaire des artistes dignes d'être étudiés. Mais ceux-là représentent le passé ; or, c'est à la peinture des mœurs du présent que je veux m'attacher aujourd'hui. Le passé est intéressant non seulement par la beauté qu'ont su en extraire les artistes pour qui il était le présent, mais aussi comme passé, pour sa valeur historique. Il en est de même du présent. Le plaisir que nous retirons

de la représentation du présent tient non seulement à la beauté dont il peut être revêtu, mais aussi à sa qualité essentielle de présent.

J'ai sous les yeux une série de gravures de modes

commençant avec la Révolution et finissant à peu près au Consulat. Ces costumes, qui font rire bien des gens irréfléchis, de ces gens graves sans vraie gravité, présentent un charme d'une nature double, artistique et historique. Ils sont très souvent beaux et spirituellement dessinés ; mais ce qui m'importe au moins autant,

ne APT

rz

HAN E Ac Pr UNE

Photo Gü'audon.

LA DAME A L'ÉVENTAIL

(Musée du Luxembourg).

s u ; o ' + in.

Deer mms

LU

rs

et ce que je suis heureux de retrouver dans tous ou presque tous, c'est la morale et l'esthétique du temps. L'idée que l'homme se fait du beau s'imprime dans tout son ajustement, chiffonne ou raidit son habit, arrondit ou aligne son geste, et même pénètre subtilement, à la longue, les traits de son visage. L'homme finit par ressembler à ce qu'il voudrait être, Ces gravures peuvent être traduites en beau et en laid; en laid, elles deviennent des Caricatures, en beau, des statues antiques.

Les femmes qui étaient revêtues de ces costumes ressemblaient plus ou moins aux unes ou aux autres, selon le degré de poésie ou de vulgarité dont elles étaient marquées. La matière vivante rendait ondoyant ce qui nous semble trop rigide. L'imagination du spectateur peut encore aujourd'hui faire marcher et frémir cette tunique et ce schall, Un de ces jours, peut-être, un drame paraîtra sur un théâtre quelconque, où nous verrons la résurrection de ces costumes sous lesquels nos pères se trouvaient tout aussi enchanteurs que nous-mêmes dans nos pauvres vêtements (lesquels ont aussi leur grâce, il est vrai, mais d'une nature plutôt morale et spirituellé), et s'ils sont portés et animés par des comédiennes et des comédiens intelligents, nous nous étonnerons d'en avoir pu rire si étourdiment. Le passé, tout en gardant le piquant du fantôme, reprendra la lumière et le mouvement de la vie, et se fera présent.

Si un homme impartial feuilletait une à une toutes

les modes françaises depuis l'origine de la France jusqu'au jour présent, il n'y trouverait rien de choquant ni même de surprenant. Les transitions y seraient aussi abondamment ménagées que dans l'échelle du monde animal. Point de lacune, donc, point de surprise. Et s'il ajoutait à la vignette qui représente chaque

époque la pensée philosophique dont celle-ci était le plus occupée ou agitée, pensée dont la vignette suggère inévitablement le souvenir, il verrait quelle profonde harmonie régit tous les membres de l'histoire, et que, même dans les siècles qui nous paraissent les plus monstrueux et les plus fous, l'immortel appétit du beau a toujours trouvé sa satisfaction.

C'est ici une belle occasion, en vérité, pour établir une théorie rationnelle et historique du beau, en opposition avec la théorie du beau unique et absolu ; pour montrer que le beau est toujours, inévitablement, d'une composition double, bien que l'impression qu'il produit soit une ; car la difficulté de discerner les éléments variables du beau dans l'unité de l'impression n'infirme en rien la nécessité de la variété dans sa composition. Le beau est fait d'un élément éternel, invariable, dont la quantité est excessivement difficile à déterminer, et d'un élément relatif, circonstanciel, qui sera, si l'on veut, tour à tour ou tout ensemble, l'époque, la mode, la morale, la passion. Sans ce second élément, qui est comme l'enveloppe amusante, titillante, apéritive, du divin gâteau, le premier élément serait indigestible, inappréciable, non adapté et non

approprié à la nature humaine. Je défie qu'on découvre un échantillon quelconque de beauté qui ne contienne pas ces deux éléments.

Je choisis, si l'on veut, les deux échelons extrêmes de l'histoire. Dans l'art hiératique, la dualité se fait voir au premier coup d'œil : la partie de beauté éternelle ne se manifeste qu'avec la permission et sous la règle de la religion à laquelle appartient l'artiste. Dans l'œuvre la plus frivole d'un artiste raffiné appartenant à une de ces époques que nous qualifions trop vaniteuse-

ment de civilisées, la dualité se montre également ; la portion éternelle de beauté sera en même temps voilée et exprimée, sinon par la mode, au moins par le tempérament particulier de l'auteur. La dualité de l'art est une conséquence fatale de la dualité de l'homme. Considérez, si cela vous plaît, la partie éternellement subsistante comme l'âme de l'art, et l'élément variable comme son corps. C'est pourquoi Stendhal, esprit impertinent, taquin, répugnant même, mais dont les impertinences provoquent utilement la méditation, s'est rapproché de la vérité plus que beaucoup d'autres, en disant que le Beau n'est que la promesse du bonheur. Sans doute, cette définition dépasse le but ; elle soumet beaucoup trop le beau à l'idéal infiniment variable du bonheur ; elle dépouille trop lestement le beau de son caractère aristocratique ; mais elle a le grand mérite de s'éloigner décidément de l'erreur des académiciens. s

J'ai plus d'une fois déjà expliqué ces choses ; ces

RER

cn no N Da

PARUS M NET er.

he

II. — LE CROQUIS DE MŒURS

Jlour le croquis de mœurs, la représentation de la vie bourgeoise et les spectacles de la mode, le moyen le plus expéditif et le moins coûteux est évidemment le meilleur. Plus l'artiste y mettra

de beauté, plus l'œuvre sera précieuse ; mais il y a dans la "vie tri-viale, dans la métamorphose journalière des choses extérieures, un mouvement rapide qui commande à l'artiste une égale vélocité d'exécution. Les gravures à plusieurs teintes du dix-huitième siècle ont obtenu de nouveau les faveurs de la mode, comme je le disais tout à l'heure ; le pastel, l'eau-forte, l'aqua-tinte ont fourni tour à tour leurs contingents à cet immense dictionnaire de la vie moderne disséminé dans les bibliothèques, dans les cartons des amateurs et derrière les vitres des plus vulgaires boutiques. Dès que la lithographie parut, elle se montra tout de suite très apte à cette énorme tâche, si frivole en apparence. Nous avons dans ce genre de véritables monuments. On a justement appelé les

œuvres de Gavarni et de Daumier des compléments de la Comédie humaine. Balzac lui-même, j'en suis très convaincu, n'eût pas été éloigné d'adopter cette idée, laquelle est d'autant plus juste que le génie de l'artiste peintre de mœurs est un génie d'une nature mixte, c'est-à-dire où il entre une bonne partie d'esprit littéraire. Observateur, flâneur, philosophe, appelez-le comme vous voudrez ; mais vous serez certainement amené, pour caractériser cet artiste, à le gratifier d'une épithète que vous ne sauriez appliquer au peintre des choses éternelles, ou du moins plus durables, des choses héroïques ou religieuses. Quelquefois il est poète ; plus souvent il se rapproche du romancier ou du moraliste ; il est le peintre de la circonstance et de tout ce qu'elle suggère d'éternel. Chaque pays, pour son plaisir et pour sa gloire, a possédé quelques-uns de ces hommes- là. Dans notre époque actuelle, à Daumier et à Gavarni, les premiers noms qui se présentent à la mémoire, on peut ajouter Devéria, Maurin, Numa, historiens des grâces interlopes de la Restauration, Wattier, Tassaert, Eugène Lami, celui-là presque Anglais à force d'amour pour les élégances

aristocratiques, et même Trimolet et Traviès, ces chroniqueurs de la pauvreté et de la petite vie.

de. PAF ETES .

' + re ;

sRskokokeloeskoeceoeeeeoeeo

LE Le Rd Fe" ce £' r. + : " ; * Le # A # PRE F \ AT RU à wi DE
M ä aa. RP FE

II. — L'ARTISTE, HOMME DU MONDE, HOMME DES FOULES ET ENFANT

JE veux aujourd'hui entretenir le public d'un | homme singulier,
originalité si puissante et si] décidée qu'elle se suffit. à elle-
même et ne

recherche même pas l'approbation. Aucun de ses dessins

n'est signé, si l'on appelle signature ces quelques lettres,

faciles à contrefaire, qui figurent un nom, et que tant

d'autres apposent fastueusement au bas de leurs plus insouciants croquis. Mais tous ses ouvrages sont signés de son âme éclatante, et les amateurs qui les ont vus et appréciés les reconnaîtront facilement à la description que j'en veux faire. Grand amoureux de la foule et de l'incognito, M. C. G. pousse l'originalité jusqu'à la modestie, M. Thackeray, qui, comme on sait, est très curieux des choses d'art, et qui dessine lui-même les

illustrations de ses romans, parla un jour de M. G.

dans un petit journal de Londres. Celui-ci s'en fâcha comme d'un outrage à sa pudeur, Récemment encore, quand il apprit que je me proposais de faire une apprê-

ciation de son esprit et de son talent, il me supplia, d'une manière très impérieuse, de supprimer son nom

et de ne parler de ses ouvrages que comme des ouvrages

d'un anonyme. J'obéirai humblement à ce bizarre désir. Nous feindrons de croire, le lecteur et moi, que M. G. n'existe pas, et nous nous occuperons de ses dessins et de ses aquarelles, pour lesquels il professe un dédain de praticien, comme feraient des savants qui auraient à juger de précieux documents historiques, fournis par le hasard, et dont l'auteur doit rester éternellement inconnu. Et même, pour rassurer complètement ma conscience, on supposera que tout ce que

j'ai à dire de sa nature, si curieusement et si mysté-

rieusement éclatante, est plus ou moins justement suggéré par les œuvres en question ; pure hypothèse poétique, conjecture, travail d'imagination.

M. G. est vieux. Jean-Jacques commença, dit-on, à écrire à quarante-deux ans. Ce fut peut-être vers cet âge que M. G..., obsédé par toutes les images qui remplissaient son cerveau, eut l'audace de jeter sur une feuille blanche de l'encre et des couleurs. Pour dire la vérité, il dessinait comme un barbare, comme un enfant, se fâchant contre la maladresse de ses doigts et la désobéissance de son outil. J'ai vu un grand nombre de ces barbouillages primitifs, et j'avoue que la plupart des gens qui s'y

connaissent ou prétendent s'y connaître auraient pu, sans déshonneur, ne pas deviner le génie latent qui habitait dans ces ténébreuses ébauches. Aujourd'hui, M. G., qui a trouvé, à lui tout seul, toutes

Photo Giraudon.

LA DAME AU MANCHON

(Musée du Luxembourg)

les petites ruses du métier, et qui a fait, sans conseils, . A La - e
A

sa propre éducation, est devenu un puissant maître à sa Ames,
et n'a A de sa \Premiere ingénuité que

assaisonnement ina! Did Quand il rencontre un dé ces essais
de son jeune âge, il le déchire ou le brûle avec une honte des plus
amusantes,

Pendant dix ans, j'ai désiré faire la connaissance de M, G. qui
est, par nature, très voyageur et très cosmopolite, Je savais qu'il
avait été longtemps attaché à un journal anglais illustré, et qu'on
y avait publié des gravures d'après ses croquis de voyage (Es-
pagne, Turquie, Crimée). J'ai vu depuis lors une masse considé-
rable de ces dessins improvisés sur les lieux mêmes, et j'ai pu lire
ainsi un compte rendu minutieux et journalier de la campagne de
Crimée, bien préférable à tout autre. Le même journal avait aussi
publié, toujours sans signature, de nombreuses compositions du
même auteur, d'après les ballets et les opéras nouveaux. Lorsque

enfin je le trouvai, je vis tout d'abord que je n'avais pas affaire précisément à un artiste, mais plutôt à un homme du monde. Entendez ici, je vous prie, le mot artiste dans un sens très restreint, et le mot homme du monde dans un sens très étendu. Homme du monde, c'est-à-dire homme du monde entier, homme qui comprend le monde et les raisons mystérieuses et légitimes de tous ses usages ; artiste, c'est-à-dire spécialiste, homme attaché à sa palette comme le serf à la glèbe. M. G. n'aime pas être appelé artiste, N'a-t-il

À te Y H ñ “ ! Re il EX mn. “es ji Y A 36 CONSTANTIN GUYS

pas un peu raison ? Il s'intéresse au monde entier; il

veut savoir, comprendre, apprécier tout ce qui se passe :

à la surface de notre sphéroïde. L'artiste vit très peu, ou même pas du tout, dans le monde moral et politique. Celui qui habite dans le quartier Breda ignore ce qui se passe dans le faubourg Saint-Germain. Sauf deux ou trois exceptions qu'il est inutile de nommer, la plupart des artistes sont, il faut bien le dire, des brutes très adroïtes, de purs manœuvres, des intelligences de villages, des cervelles de hameau. Leur conversation, forcément bornée à un cercle très étroit, devient très vite insupportable à l'homme du monde, au citoyen spirituel de l'univers. |

Ainsi, pour entrer dans la compréhension de M. G., prenez note tout de suite de ceci : c'est que la curiosité peut être considérée comme le point de départ de son génie. | "a Vous souvenez-vous d'un tableau (en vérité, c'est un tableau !) écrit par la plus puissante plume de cette époque, et qui a pour titre l'Homme des foules ? Derrière la vitre d'un café, un convalescent, contemplant la foule avec jouissance, se mêle, par la pensée, à toutes les pen-

sées qui s'agitent autour de lui. Revenu récemment des ombres de la mort, il aspire avec délices tous : les germes et toutes les effluves de la vie : comme il a été sur le point de tout oublier, il se souvient et veut avec ardeur se souvenir de tout. Finalement, il se précipite à travers cette foule à la recherche d'un inconnu dont la physionomie entrevue l'a, en un clin d'œil, fas-

AR 1 2 AU" GONSTANTIN GUYS

ciné. La curiosité est devenue une passion fatale, irrésistible !

Supposez un artiste qui serait toujours, spirituellement, à l'état du convalescent, et vous aurez la clef du caractère de M. G. |

Or, la convalescence est comme un retour vers l'enfance. Le convalescent jouit au plus haut degré, comme l'enfant, de la faculté de s'intéresser vivement aux choses, même les plus triviales en apparence. Remontons, s'il se peut, par un effort rétrospectif de l'imagination, Vers nos plus jeunes, nos plus matinales impressions, et nous reconnâtrons qu'elles avaient une singulière parenté avec les impressions, si vivement

— colorées, que nous reçûmes plus tard à la suite d'une

maladie physique, pourvu que cette maladie ait laissé

pures et intactes nos facultés spirituelles. L'enfant

voit tout en nouveauté ; il est toujours ivre. Rien ne

ressemble plus à ce qu'on appelle l'inspiration, que la joie avec laquelle l'enfant absorbe la forme et la couleur. J'oserai pousser

plus loin ; j'affirme que l'inspiration a quelque rapport avec la congestion, et que toute ée sublime est accompagnée d'une secousse nerveuse, plus ou moins forte, qui retentit jusque dans le cervelet. L'homme de génie a les nerfs solides ; l'enfant les a faibles. Chez l'un, la raison a pris une place

RER s:

considérable ; chez l'autre, la sensibilité occupe presque

tout l'être. Mais le génie n'est que l'enfance retrouvée à volonté, l'enfance douée maintenant, pour s'exprimer, d'organes virils et de l'esprit analytique qui lui permet

CONSTANTIN GUYS M

d'ordonner la somme de matériaux involontairement amassée. C'est à cette curiosité profonde et joyeuse qu'il faut attribuer l'œil fixe et animalement extatique des enfants devant le nouveau, quel qu'il soit, visage ou paysage, lumière, dorure, couleurs, étoffes chatoyantes, enchantement de la beauté embellie par la toilette. Un de mes amis me disait un jour qu'étant fort petit, il assistait à la toilette de son père, et qu' alors il contemplait, avec une stupeur mêlée de délices, les muscles des bras, les dégradations de couleurs de la peau nuancée de rose et de jaune, et le réseau bleuâtre des veines. Le tableau de la vie extérieure le pénétrait déjà de respect et s'emparait de son cerveau. Déjà la forme l'obsédait et le possédait, La prédestination montrait précocement le bout de son nez. La damnation était faite. Ai-je besoin de dire que cet enfant est aujourd'hui un peintre célèbre ?

Je vous priais tout à l'heure de considé comme un éternel convalescent ; pour compléter votre conception, prenez-le aussi pour un homme-enfant, pour un homme possédant à chaque minute le génie de l'enfance, c'est-à-dire un génie pour sus aucun aspect de la vie n'est émoussé.

Je vous ai dit que je répugnais à l'appeler un pur artiste, et qu'il se défendait lui-même de ce titre avec une modestie nuancée de pudeur aristocratique. Je le nommerais volontiers un dandy, et j'aurais pour cela quelques bonnes raisons ; Car le mot dandy implique une quintessence de caractère et une intelligence sub-

Photo Giraudon.

CONSTANTIN GUYS A

tile de tout le mécanisme moral de ce monde ; mais, d'un autre côté, le dandy aspire à l'insensibilité, et c'est par là que M. G., qui est dominé, lui, par une passion insatiable, celle de voir et de sentir, se détache violemment du dandysme. Amabam amere, disait saint Augustin. « J'aime passionnément la passion », dirait volontiers M. G. Le dandy est blasé, ou il feint de l'être, par politique et raison de caste. M. G. a horreur des gens blasés. Il possède l'art si difficile (les esprits raffinés me comprendront) d'être sincère sans ridicule. Je le décorerais bien du nom de philosophe, auquel il a droit à plus d'un titre, si son amour excessif des choses visibles, tangibles, condensées à l'état plastique, ne lui inspirait une certaine répugnance de celles qui forment le

royaume impalpable du métaphy- Sicien. Réduisons-le donc à la condition de pur moraliste pittoresque, comme La Bruyère.

La foule est son domaine, comme l'air est celui de l'oiseau, comme l'eau celui du poisson. Sa passion et Sa profession, c'est d'épouser la foule. Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde, tels sont quelquesuns des moindres plaisirs de ces esprits indépendants, passionnés, impartiaux, que la langue ne peut que maladroïtement définir. L'observateur est un prince

La | CONSTANTIN GUYS-

qui jouit partout de son incognito. L'amateur de la vie fait du monde sa famille, comme l'amateur du beau sexe compose sa famille de toutes les beautés trouvées, trouvables et introuvables ; comme l'amateur de

tableaux vit dans une société enchantée de rêves peints

sur toile. Ainsi l'amoureux de la vie universelle entre dans la foule comme dans un immense réservoir d'électricité. On peut aussi le comparer, lui, à un miroir aussi immense que cette foule ; à un kaléidoscope doué de conscience, qui, à chacun de ses mouvements, représente la vie multiple et la grâce mouvante de tous les éléments de la vie. C'est un mot insatiable du non-

moi, qui, à chaque instant, le rend et l'exprime en.

images plus vivantes que la vie elle-même, toujours instable et fugitive. « Tout homme, disait un jour M. G. dans une de ces

conversations qu'il illumine d'un regard intense et d'un geste évocateur, tout homme

qui n'est pas accablé par un de ces chagrins d'une

nature trop positive pour ne pas absorber toutes les facultés, et qui s'ennuie au sein de la multitude, est un sot ! un sot ! et je le méprise ! »

Quand M. G., à son réveil, ouvre les yeux et qu'il

voit le soleil tapageur donnant l'assaut aux carreaux -

des fenêtres, il se dit avec remords, avec regrets : « Quel ordre impérieux ! quelle fanfare de lumière ! Depuis plusieurs heures déjà, de la lumière partout !

de la lumière perdue par mon sommeil ! Que de choses

éclairées j'aurais pu voir et que je n'ai pas vues | » Et

il part ! et il regarde couler le fleuve de la vitalité, si

CONSTANTIN GUYS TE

majestueux et si brillant. Il admire l'éternelle beauté et l'étonnante harmonie de la vie dans les capitales, harmonie si providentiellement maintenue dans le tumulte de la liberté humaine. Il contemple les paysages de la grande ville, paysages de pierre caressés par la brume ou frappés par les soufflets du soleil, Il jouit des beaux équipages, des fiers chevaux, de la propreté éclatante des grooms, de la dextérité des valets, de la démarche des femmes onduleuses, des beaux enfants, heureux de vivre et d'être

bien habillés ; en un mot, de la vie universelle. Si une mode, une coupe de vêtement a été légèrement transformée, si les nœuds de rubans, les boucles ont été détrônés par les cocardes, si le bavolet s'est élargi et si le chignon est descendu d'un cran sur la nuque, si la ceinture a été exhaussée et la jupe amplifiée, croyez qu'à une distance énorme son œil d'aigle _ l'a déjà deviné. Un régiment passe, qui va peut-être au bout du monde, jetant dans l'air des boulevards ses fanfares entraînantes et légères comme l'espérance ; et voilà que l'œil de M. G. a déjà vu, inspecté, analysé les armes, l'allure et la physionomie de cette troupe. Harnachements, scintillements, musique, regards décidés, moustaches lourdes et sérieuses, tout cela entre pêle-mêle en lui; et, dans quelques minutes, le poème qui en résulte sera virtuellement composé. Et voilà que son âme vit avec l'âme de ce régiment qui marche comme un seul animal, fière image de la joie dans l'obéissance !

Mais le soir est venu. C'est l'heure bizarre et douteuse où les rideaux du ciel se ferment, où les cités

\ HP \ À LRO A x ss MANS LA NAN GUYS Li tax no

s'allument. Le gaz fait tache sur la pourpre du COu- | chant. Honnêtes ou di raisonnables ou fous, les hommes se disent : « Enfin, la journée ést finie! » Les sages et les mauvais te pensent au plaisir, et chacun court dans l'endroit de son choix boire la coupe de l'oubli. M. G. restera le dernier partout où peut resplendir la lumière, retentir la poésie, fourmiller la . vie, Vibrer la musique ; partout où une passion peut poser pour son œil, partout où l'homme naturel et l'homme de convention se montrent dans une beauté bizarre, partout où le soleil éclairé les joies rapides de l'animal dépravé ! « Voilà, certes, une journée bien employée », se

dit certain lecteur que nous avons tous connu, « chacun de nous a bien assez de génie pour la remplir de la même façon ». Non! peu d'hommes sont doués de la faculté de voir ; il y en a moins encore qui ! possèdent la puissance d'exprimer. Maintenant, à l'heure où les autres dorment, celui-ci est penché sur sa table, dardant sur une feuille de papier le même regard qu'il attachait tout à l'heure sur les choses, s'escrimant avec son crayon, sa plume, son pinceau, faisant jaillir l'eau du verre au plafond, essuyant sa plume sur sa chemise, pressé, violent, actif, comme s'il craignait que les images ne lui échappent, querelleur quoique seul, et se bousculant lui-même. Et les choses renaissent sur le papier, naturelles et plus que naturelles, belles et plus que belles, singulières et douées d'une vie enthousiaste comme l'âme de l'auteur. La fantasmagorie a été extraite de la nature.

Photo Nadar.

IV. — LA MODERNITÉ

> INSI il va, il court, il cherche. Que cherche-t-il ? Q)

ce solitaire doué d'une imagination active, toujours voyageant à travers le grand désert d'hommes, a un but plus élevé que celui d'un pur flâneur, un but plus général, autre que le plaisir fugitif de la circonstance. Il cherche ce quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la modernité ; car il ne se présente pas de meilleur mot pour exprimer l'idée en question. Il s'agit, pour lui, de dégager de la mode ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, de tirer l'éternel du transitoire. Si nous jetons un coup d'œil sur nos expositions de tableaux modernes, nous

sommes frappés de la tendance générale des artistes à habiller tous les sujets de costumes anciens. Presque tous se servent des modes et des meubles de la Renaissance, comme David se servait des modes et des meubles romains. Il y y a cependant cette différence, que David, ayant choisi des sujets particulièrement grecs ou romains, ne pouvait pas faire autrement que de les habiller à l'antique, tandis que les

TS L ri

A coup sûr, cet homme, tel que je l'ai dépeint,

peintres actuels, choisissant des sujets d'une nature générale applicable à toutes les époques, s'obstinent à les affubler de costumes du Moyen Age, de la Renaissance ou de l'Orient. C'est évidemment le signe d'une grande paresse ; car il est beaucoup plus commode de

déclarer que tout est absolument laid dans l'habit

d'une époque, que de s'appliquer à en extraire la beauté

mystérieuse qui y peut être contenue, si minime ou si

lèsère qu'elle soit. La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable. Il y a eu une modernité pour chaque peintre ancien ; la plupart des beaux portraits qui nous restent des temps antérieurs sont revêtus des costumes de leur époque. Ils sont parfaitement harmonieux, parce que le costume, la coiffure et même le geste, le regard et le sourire (chaque époque a son port, son regard et son sourire) forment un tout d'une complète vitalité. Cet élément transitoire, fugitif, dont les métamorphoses sont si fréquentes, vous n'avez pas le droit de le mépriser ou de vous en

passer. En le supprimant, vous tombez forcément dans le vide d'une beauté abstraite et indéfinissable, comme celle de l'unique femme avant le premier péché. Si au costume de l'époque, qui s'impose nécessairement, vous en substituez un autre, vous faites un contre-sens qui ne peut avoir d'excuse que dans le cas d'une mascarade voulue par la mode. Ainsi, les déesses, les nymphes et les sultanes du XVI^e siècle sont des portraits moralements ressemblants.

Il est sans doute excellent d'étudier les anciens

Aa Ne UE 1 conetaNT GUY NON | ppt di REA maîtres pour apprendre à peindre, mais cela ne peut être qu'un exercice superflu si votre but est de comprendre le caractère de la beauté présente. Les draperies de _ Rubens ou de Véronèse ne vous enseigneront pas à faire de la moire antique, du satin à la reine, ou toute autre étoffe de nos fabriques, soulevée, balancée par la crinoline ou les jupons de mousseline empesée. Le tissu et le grain ne sont pas les mêmes que dans les étoffes de l'ancienne Venise ou dans celles portées à la cour de Catherine. Ajoutons aussi que la coupe de la jupe et du corsage est absolument différente, que les plis sont disposés | dans un système nouveau, et enfin que le geste et le port de la femme actuelle donnent à sa robe une vie et une physionomie qui ne sont pas celles de la femme ancienne. En un mot, pour que toute modernité soit digne de devenir antiquité, il faut que la beauté mystérieuse que la vie humaine y met involontairement en ait été extraite, C'est à cette tâche que s'applique particulièrement M. G.

.. J'ai dit que chaque époque avait son port, son regard et son geste. C'est surtout dans une vaste galerie de portraits (celle de Versailles, par exemple), que cette proposition devient facile à

vérifier. Mais elle peut s'étendre plus loin encore. Dans l'unité qui s'appelle nation, les professions, les castes, les siècles introduisent la variété, non seulement dans les gestes et les manières, mais aussi dans la forme positive du visage. Tel nez, telle bouche, tel front remplissent l'intervalle d'une durée que je ne prétends pas déterminer ici, mais qui

ai { pa '2 NAN ie EN RUE U L J f

Photo Giraudon.

PEACEHAEUT (Collection G. G-.).

certainement peut être soumise à un calcul. De telles considérations ne sont pas assez familières aux portraitistes ; et le grand défaut de M. Ingres, en particulier, est de vouloir imposer à chaque type qui pose sous son œil un perfectionnement plus ou moins despotique, emprunté au répertoire des idées classiques.

En pareille matière, il serait facile et même légitime de raisonner à priori. La corrélation perpétuelle de ce qu'on appelle l'âme avec ce qu'on appelle le corps explique très bien comment tout ce qui est matériel où effluve du spirituel représente et représentera toujours le spirituel d'où il dérive. Si un peintre patient et minutieux, mais d'une imagination médiocre, ayant à peindre une courtisane du temps présent, s'inspire (c'est le mot consacré) d'une courtisane de Titien ou de Raphaël, il est infiniment probable qu'il fera une œuvre fautive, ambiguë et obscure. L'étude d'un chef-d'œuvre de ce temps et de ce genre ne lui enseignera ni l'attitude, ni le regard, ni la grimace, ni l'aspect vital d'une de ces créatures que le dictionnaire de la mode a successivement classées sous les titres grossiers où badins d'impures, de filles entretenues, de lorettes et de biches.

La même critique s'applique rigoureusement à l'étude du militaire, du dandy, de l'animal même, chien ou cheval, et de tout ce qui compose la vie extérieure du xix^e siècle. Malheur à celui qui étudie dans l'antique autre chose que l'art pur, la logique, la méthode générale ! Pour s'y trop plonger, il perd la mémoire du présent ; il abdique la Valeur et les privilèges fournis

par la circonstance ; car presque toute notre originalité vient de l'estampille que le {emps imprime à nos sensations. Le lecteur comprend d'avance que je pourrais vérifier facilement mes assertions sur de nombreux objets autres que la femme. Que diriez-vous, par exemple, d'un peintre de marines (je pousse l'hypothèse à l'extrême) qui, ayant à reproduire la beauté sobre et élégante du navire moderne, fatiguerait ses yeux à étudier les formes surchargées, contournées, l'arrière monumental du navire ancien et les voilures compliquées du xvi^e siècle ? Et que penseriez-vous d'un artiste que vous auriez chargé de faire le portrait d'un pur-sang, célèbre dans les solennités du turf, s'il allait confiner ses contemplations dans les musées, s'il se contentait d'observer le cheval dans les galeries du passé, dans Van Dyck, Bourguignon ou Van der Meulen ?

M. G., dirigé par la nature, tyrannisé par la circonstance, a suivi une voie toute différente. Il a commencé par contempler la vie, et ne s'est ingénié que tard à apprendre les moyens d'exprimer la vie. Il en est résulté une originalité saisissante, dans laquelle ce qui peut rester de barbare et d'ingénu apparaît comme une preuve nouvelle d'obéissance à l'impression, comme une flatterie à la vérité. Pour la plupart d'entre nous, surtout pour les gens d'affaires, aux yeux de qui la nature n'existe pas, si ce n'est dans ses rapports d'utilité avec leurs affaires, le fantastique réel de la

vie est singulièrement émoussé. M. G. l'absorbe sans cesse ; il en a la mémoire et les yeux pleins.

V.— L'ART MNÉMONIQUE

Le mot barbarie, qui est venu peut-être trop souvent sous ma plume, pourrait induire quelques personnes à croire qu'il s'agit ici de quel-

ques dessins informes que l'imagination seule du spec-

__tateur sait transformer en choses parfaites. Ce serait mal

me comprendre. Je veux parler d'une barbarie inévitable, synthétique, enfantine, qui reste souvent visible dans un art parfait (mexicaine, égyptienne ou ninivite), et qui dérive du besoin de voir les choses grandement, de les considérer surtout dans l'effet de leur ensemble. Il n'est pas superflu d'observer ici que beaucoup de gens ont accusé de barbarie tous les peintres dont le regard est synthétique et abrégiateur, par exemple M. Corot, qui s'applique tout d'abord à tracer les lignes principales d'un

__paysage, son ossature et sa physionomie. Ainsi, M. G.,

traduisant fidèlement ses propres impressions, marque

avec une énergie instinctive les points culminants ou lumineux d'un objet (ils peuvent être culminants ou

MAN (DNNETE À AA AE VA OO AR NEO AE OS ER EE NO
AN LAN NN EU MSA A à 1 AR SUN + . {! mit À 4 AUS ' LUUQIX
NL ENNED Q

lumineux au point de vue dramatique), ou ses principales caractéristiques, quelquefois même avec une exagération utile pour la mémoire humaine ; et l'imagination

du spectateur, subissant à son tour cette mnémonique si despotique, voit avec netteté l'impression produite

par les choses sur l'esprit de M. G. Le spectateur: est ici le traducteur d'une traduction toujours claire

et enivrante.

Il est une condition qui ajoute beaucoup à la force

vitale de cette traduction légendaire de la vie extérieure,

HA

je veux parler de la méthode de dessiner de M. G. Il «

dessine de mémoire, et non d'après le modèle, sauf dans les cas (la guerre de Crimée, par exemple) où il y a nécessité urgente de prendre des notes immédiates, précipitées, et d'arrêter les lignes principales d'un sujet. En fait, tous les bons et vrais dessinateurs dessi-

nent d'après l'image écrite dans leur cerveau, et non |

d'après la nature. Si l'on nous objecte les admirables croquis de Raphaël, de Watteau et de beaucoup d'autres, nous dirons que ce sont là des notes très minutieuses, il est vrai, mais de pures notes. Quand un véritable artiste en est venu à l'exécution définitive de son œuvre, le modèle lui serait plutôt un embarras qu'un secours. Il arrive même que des hommes tels que Daumier et M. G., accoutumés dès longtemps à exercer leur mémoire et à la

remplir d'images, trouvent devant le modèle et la multiplicité de détails qu'il comporte leur faculté principale troublée et comme paralysée.

Il s'établit alors un duel entre la volonté de tout

! Q PNTAMANM TE AT RS NU TN " JAN ANR OA LA LR 7 7
di" "A d. D AM AN) MAD MRC E NN SAT PTE PAL SE ETS 7 ne
art N'abnATU ATEUTA Lie A AS AT ENOR nEQU NAAUEE 1
o1o PHP TE ARE | SU DNA RE ar, VA | PAIE fe 1! \ 4 TN 7

voir, de ne rien oublier, et la faculté de la mémoire qui à pris l'habitude d'absorber vivement la couleur générale et la silhouette, l'arabesque du contour. Un artiste ayant le sentiment parfait de la forme, mais accoutumé à exercer surtout sa mémoire et son imagination, se trouve alors comme assailli par une émeute de détails, qui tous demandent justice avec la furie d'une foule amoureuse d'égalité absolue. Toute justice se trouve forcément violée ; toute harmonie détruite, sacrifiée ; mainte trivialité devient énorme; mainte petitesse, usurpatrice. Plus l'artiste se penche avec impartialité vers le détail, plus l'anarchie augmente. Qu'il soit myope ou presbyte, toute hiérarchie et toute subordination disparaissent. C'est un accident qui se présente souvent dans les œuvres d'un de nos peintres les plus en vogue, dont les défauts d'ailleurs sont si bien appropriés aux défauts de la foule qu'ils ont singulièrement servi sa popularité. La même analogie se fait deviner dans la pratique de l'art du comédien, art si mystérieux, si profond, tombé aujourd'hui dans la confusion des décadences. M. Frédérick-Lemaître compose un rôle avec l'ampleur et la largeur du génie. _ Si étoilé que soit son jeu de détails lumineux, il reste toujours synthétique et sculptural. M. Bouffé compose les siens avec une minutie de myope et de bureaucrate. En

lui tout éclate, mais rien ne se fait Voir, rien ne veut être gardé par la mémoire.

Ainsi, dans l'exécution de M. G... se montrent deux choses : l'une, une contention de mémoire résurrec-

tioniste, évocatrice, une mémoire qui dit à chaque chose : « Lazare, lève-toi ! » l'autre, un feu, une ivresse de crayon, de pinceau, ressemblant presque à une fureur. C'est la peur de n'aller pas assez vite, de laisser échapper le fantôme avant que la synthèse n'en soit extraite et saisie ; c'est cette terrible peur qui possède tous les grands artistes et qui leur fait désirer si ardemment de s'approprier tous les moyens d'expression, pour que jamais les ordres de l'esprit ne soient altérés par les hésitations de la main ; pour que finalement l'exécution, l'exécution idéale, devienne aussi inconsciente, aussi coulante que l'est la digestion pour le cerveau de l'homme bien portant qui a dîné. M. G. commence par de légères indications au crayon, qui ne marquent guère que la place que les objets doivent tenir dans l'espace. Les plans principaux sont indiqués ensuite par des teintes au lavis, des masses vaguement, légèrement colorées d'abord, mais reprises plus tard et chargées successivement de couleurs plus intenses. Au dernier moment, le contour des objets est définitivement cerné par de l'encre. À moins de les avoir vus, on ne se douterait pas des effets surprenants qu'il peut obtenir par cette méthode si simple et presque élémentaire. Elle a cet incomprable avantage, qu'à n'importe quel point de son progrès, chaque dessin a l'air suffisamment fini ; vous nommerez cela une ébauche si vous voulez, mais ébauche parfaite. Toutes les valeurs y sont en pleine harmonie, et s'il les veut pousser plus loin, elles marcheront toujours de front vers le perfectionne-

LA FEMME AU PANIER

(Ancienne Collection Roger Marx).

ment désiré. Il prépare ainsi vingt dessins à la fois avec une pétulance et une joie charmantes, amusantes même pour lui ; les croquis s'empilent et se superposent par dizaines, par centaines, par milliers. De temps à autre il les parcourt, les feuillette, les examine, et puis il en choisit quelques-uns dont il augmente plus ou moins l'intensité, dont il charge les ombres et allume progressivement les lumières.

Il attache une immense importance aux fonds, qui, vigoureux ou légers, sont toujours d'une qualité et d'une nature appropriées aux figures. La gamme des tons et l'harmonie générale sont strictement observées, avec un génie qui dérive plutôt de l'instinct que de l'étude. Car M. G. possède naturellement ce talent mystérieux du coloriste, véritable don que l'étude peut accroître, mais qu'elle est, par elle-même, je crois, impuissante à créer. Pour tout dire en un mot, notre singulier artiste exprime à la fois le geste et l'attitude solennelle ou grotesque des êtres et leur explosion lumineuse dans l'espace.

s% ae

SAS PSE

VI. — LES ANNALES DE LA GUERRE

jA Bulgarie, la Turquie, la Crimée, l'Espagne ont été de grandes fêtes pour les yeux de M. G.; ou 45| plutôt de l'artiste imaginaire

que nous sommes convenus d'appeler M. G.; car je me souviens de temps en temps que je me suis promis, pour mieux rassurer sa modestie, de supposer qu'il n'existait pas. J'ai compulsé ces archives de la guerre d'Orient (champs de bataille jonchés de débris funèbres, charrois de matériaux, embarquements de bestiaux et de chevaux), tableaux vivants et surprenants, décalqués sur la vie elle-même, éléments d'un pittoresque précieux que beaucoup de peintres en renom, placés dans les mêmes circonstances, auraient étourdiment négligés ; cependant, de ceux-là j'excepterai volontiers M. Horace Vernet, véritable gazetier plutôt que peintre essentiel, avec lequel M. G., artiste plus délicat, a des rapports visibles, si on veut ne le considérer que comme archiviste de la vie. Je puis affirmer que nul journal, nul récit écrit,

' À f é ! L " i » L } FAN AATTA Fr J \ HAN x l k 4

nul livre, n'exprime aussi bien, dans tous ses détails douloureux et dans sa sinistre ampleur, cette grande épopée de la guerre de Crimée. L'œil se promène tour à tour aux bords du Danube, aux rives du Bosphore, au cap Kerson, dans la plaine de Balaklava, dans les champs d'Inkermann, dans les campements anglais, français, turcs et piémontais, dans les rues de Constantinople, dans les hôpitaux et dans toutes les solennités religieuses et militaires.

Une des compositions qui se sont le mieux gravées dans mon esprit est la Consécration d'un terrain funèbre à Sculari par l'évêque de Gibraltar. Le caractère pittoresque de la scène, qui consiste dans le contraste de la nature orientale environnante avec les attitudes et les uniformes occidentaux des assistants, est rendu d'une manière saisissante, suggestive et grosse de rêveries. Les soldats et les officiers ont ces airs ineffaçables de gentlemen,

résolus et discrets, qu'ils portent au bout du monde, jusque dans les garnisons de la colonie du Cap et les établissements de l'Inde : les prêtres anglais font vaguement songer à des huissiers ou à des agents de change qui seraient revêtus de toques et de rabats.

Ici nous sommes à Schumla, chez Omer-Pacha : hospitalité turque, pipes et café ; tous les visiteurs sont rangés sur des divans, ajustant à leurs lèvres des pipes, jongues comme des sarbacanes, dont le foyer repose à leurs pieds. Voici les Kurdes à Scutarti, troupes étranges dont l'aspect fait rêver à une invasion de hordes bar-

bares ; voici les bachi-bouzoucks, non moins singuliers avec leurs officiers européens, hongrois ou polonais: dont la physionomie de dandies tranche bizarrement sur le caractère baroquement oriental de leurs soldats. Je rencontre un dessin magnifique où se dresse un seul personnage, gros, robuste, l'air à la fois pensif, insouciant et audacieux ; de grandes bottes lui montent

au delà des genoux ; son habit militaire est caché par

un lourd et vaste paletot strictement boutonné ; à trà-

vers là fumée de son cigare, il regarde l'horizon sinistre et brumeux ; l'un de ses bras blessé est appuyé sur

une cravate en sautoir. Au bas, je lis ces mots griffonnés

au crayon : Canrobert on the battle field of Inkermann. Taken on the spot. Ne

Quel est ce cavalier aux moustaches blanches, d'une physionomie si vivement dessinée, qui, la tête relevée, a l'air de humer la terrible poésie d'un champ de bataille, pendant que son cheval,

flairant la terre, cherche son chemin entre les cadavres amoncelés, pieds en l'air, faces crispées, dans des attitudes étranges ? Au bas du dessin, dans un coin, se font lire ces mots : Myself at Inkermann. | |

J'aperçois M. Baraguay-d'Hilliers, avec le Séraskier, passant en revue l'artillerie à Béchichtash. J'ai rarement vu un portrait militaire plus ressemblant, buriné d'une main plus hardie et plus spirituelle.

Un nom, sinistrement illustre depuis les désastres de Syrie, s'offre à ma vue : Achmet-Pacha, général en chef à Kalafat, debout devant sa hutte avec son état-

"UOPNDAIT) 010

LNHIAHO

(NI uorpeij09) 4 4HXd44HN9O VT HA ANAHOS

Lt

manière, le trouble et le tumulte au milieu desquels

major, se fait présenter deux officiers européens. Malgré l'ampleur de sa bedaine turque, Achmet-Pacha a, dans l'attitude et le visage, le grand air aristocratique qui appartient généralement aux races dominatrices.

La bataille de Balaklava se présente plusieurs fois dans ce curieux recueil, et sous différents aspects. Parmi les plus frappants, voici l'historique charge de cavalerie chantée par la trompette héroïque d'Alfred Tennyson, poète de la reine : une foule de cavaliers roulent avec une vitesse prodigieuse jusqu'à l'horizon entre

les lourds nuages de l'artillerie. Au fond, le paysage est barré par une ligne de collines verdoyantes.

De temps en temps, des tableaux religieux reposent

l'œil attristé par tous ces chaos de poudre et ces tur-

bulences meurtrières. Au milieu de soldats anglais de différentes armes, parmi lesquels éclate le pittoresque uniforme des Écossais enjuponnés, un prêtre anglican lit l'office du dimanche ; trois tambours, dont le premier est supporté par les deux autres, lui servent de pupitre.

En vérité, il est difficile à la simple plume de traduire ce poème fait de mille croquis, si vaste et si compliqué, et d'exprimer l'ivresse qui se dégage de tout ce pittoresque, douloureux souvent, mais jamais larmoyant, amassé sur quelques centaines de pages, dont les maculatures et les déchirures disent, à leur

l'artiste y déposait ses souvenirs de la journée. Vers le soir, le courrier emportait vers Londres les notes et les

dessins de M. G., et souvent celui-ci confait ainsi à la

poste plus de dix croquis improvisés sur papier pelure,

que les graveurs et les abonnés du journal attendaient impatientement. |

Tantôt apparaissent des ambulances où l'atmosphère elle-même semble malade, triste et lourde ; chaque lit y contient une douleur ; tantôt c'est l'hôpital de Péra, où je vois, causant avec deux sœurs de charité, longues, pâles et droites comme des figures de Lesueur, un visiteur au costume négligé, désigné par cette bizarre légende : My humble self. Maintenant, sur des sen-

tiers âpres et sinueux, jonchés de quelques débris d'un combat déjà ancien, cheminent lentement des animaux, mulets, ânes ou chevaux, qui portent sur leurs flancs, dans deux grossiers fauteuils, des blessés livides et

inertes. Sur de vastes neiges, des chameaux au poi-

trail majestueux, la tête haute, conduits par des Tartares, traînent des provisions ou des munitions de toute sorte : c'est tout un monde guerrier, vivant, affairé et silencieux ; c'est des campements, des bazars où s'étalent des échantillons de toutes les fournitures, espèces de villes barbares improvisées pour la circonstance. À travers ces baraques, sur ces routes pierreuses ou neigeuses, dans ces défilés, circulent des uniformes de plusieurs nations, plus ou moins endommagés par la guerre ou altérés par l'adjonction de grosses pelisses et de lourdes chaussures.

Il est malheureux que cet album, disséminé maintenant en plusieurs lieux, et dont les pages précieuses

ER Re o TS

RE

ri

nd

a EM,

D 2 ri

Pre Dre L'er

GONSTANTIN GUYS 71

ont été retenues par les graveurs chargés de les traduire ou par les rédacteurs de l'*Illustrated London News*, n'ait pas passé sous les yeux de l'Empereur. J'imagine qu'il aurait complaisamment, et non sans attendrissement, examiné les faits et gestes de ses soldats, tous exprimés minutieusement, au jour le jour, depuis les actions les plus éclatantes jusqu'aux occupations les plus triviales de la vie, par cette main de soldat artiste, si ferme et si intelligente. |

o je va où

£R cresson ce VII. — POMPES ET SOLENNITÉS

Se Turquie à fourni aussi à notre cher G. d'ad- EN] mirables motifs de compositions : les fêtes du Baïram, splendeurs profondes et ruisselantes, au fond desquelles apparaît, comme un soleil pâle, l'ennui permanent du sultan défunt ; rangés à la gauche du souverain, tous les officiers de l'ordre civil ; à sa droite, tous ceux de l'ordre militaire, dont le premier est Saïd-Pacha, sultan d'Égypte, alors présent à Constantinople ; des cortèges et des pompes solennelles défilant vers la petite mosquée voisine du palais, et, parmi ces foules, des fonctionnaires turcs, véritables caricatures de décadence, écrasant leurs magnifiques chevaux sous le poids d'une obésité fantastique ; les lourdes voitures massives, espèces de carrosses à la Louis XIV, dorés et agrémentés par le caprice oriental, d'où jaillissent quelquefois des regards curieusement féminins, dans le strict intervalle que laissent aux yeux les bandes de mousseline collées sur le visage ; les danses fréné-

tiques des baladins du troisième sexe (jamais l'expression bouffonne de Balzac ne fut plus applicable que dans le cas pré-

sent, car, sous la palpitation de ces lueurs tremblantes, sous l'agitation de ces amples vêtements, sous cet ardent maquillage des joues, des yeux et des sourcils, dans ces gestes hystériques et convulsifs, dans ces longues chevelures flottant sur les reins, il vous serait difficile, pour ne pas dire impossible, de deviner la virilité) ; enfin, les femmes galantes (si toutefois l'on peut prononcer le mot de galanterie à propos de l'Orient), généralement composées de Hongroises, de Valaques, de Juives, de Polonaises, de Grecques et d'Arméniennes ; car, Sous un gouvernement despotique, ce sont les races opprimées, et, parmi elles, celles surtout qui ont le plus à souffrir, qui fournissent le plus de sujets à la prostitution. De ces femmes, les unes ont conservé le costume national, les vestes brodées à manches courtes, l'écharpe tombante, les vastes pantalons, les babouches retroussées, les mouselines rayées ou lamées et tout le clinquant du pays natal ; les autres, et ce sont les plus nombreuses, ont adopté le signe principal de la civilisation, qui, pour une femme, est invariablement la crinoline, en gardant toutefois, dans un coin de leur ajustement, un léger souvenir caractéristique de l'Orient, si bien

qu'elles ont l'air de Parisiennes qui auraient voulu se

HA

déguiser.

M. G. excelle à peindre le faste des scènes officielles, les pompes et les solennités nationales, non pas froidement, didactiquement, comme les peintres qui ne

voient dans ces ouvrages que des corvées lucratives, mais avec toute l'ardeur d'un homme épris d'espace, de perspective, de lumière faisant nappe ou explosion, et s'accrochant en gouttes ou en étincelles aux aspérités des uniformes et des toilettes de cour. La fête commémorative de l'indépendance dans la cathédrale d'Athènes fournit un curieux exemple de ce talent. Tous ces petits personnages, dont chacun est si bien à sa place, rendent plus profond l'espace qui les contient. La cathédrale est immense et décorée de tentures solennelles. Le roi Othon et la reine, debout sur une estrade, sont revêtus du costume traditionnel, qu'ils portent avec une aisance merveilleuse, comme pour témoigner de la sincérité de leur adoption et du patriotisme hellénique le plus raffiné. La taille du roi est sanglée comme celle du plus coquet palikare, et sa jupe s'évase avec toute l'exagération du dandysme national. En face d'eux s'avance le patriarche, vieillard aux épaules voûtées, à la grande barbe blanche, dont les petits yeux sont protégés par des lunettes vertes, et portant dans tout son être les signes d'un flegme oriental consommé. Tous les personnages qui peuplent cette composition sont des portraits, et l'un des plus curieux, par la bizarrerie de sa physionomie aussi peu hellénique que possible, est celui d'une dame allemande, placée à côté de la reine et attachée à son service. |

Dans les collections de M. G., on rencontre souvent l'Empereur des Français, dont il a su réduire la figure,

sans nuire à la ressemblance, à un croquis infaillible,

et qu'il exécute avec la certitude d'un paraphe. Tantôt l'Empereur passe des revues, lancé au galop de son cheval et accompa-

gné d'officiers dont les traits sont facilement reconnaissables, ou de princes étrangers, européens, asiatiques ou africains, à qui il fait, pour ainsi dire, les honneurs de Paris. Quelquefois, il est immobile sur un cheval dont les pieds sont aussi assurés que les quatre pieds d'une table, ayant à sa gauche l'Impératrice en costume d'amazone, et, à sa droite, le petit Prince impérial, chargé d'un bonnet à poils et se tenant militairement sur un petit cheval hérissé comme les poneys que les artistes anglais lancent volontiers dans leurs paysages ; quelquefois disparaissant au milieu d'un tourbillon de lumière et de poussière dans _ les allées du bois de Boulogne ; d'autres fois se promenant lentement à travers les acclamations du faubourg Saint-Antoine. Une surtout de ces aquarelles m'a ébloui par son caractère magique. Sur le bord d'une loge d'une richesse lourde et princière, l'Impératrice apparaît dans une attitude tranquille et reposée ; l'Empereur se penche légèrement comme pour mieux voir le théâtre ; au-dessous, deux cent-gardes, debout, dans une immobilité militaire et presque hiératique, reçoivent sur leur brillant uniforme les éclaboussures de la rampe. Derrière la bande de feu, dans l'atmosphère idéale de la scène, les comédiens chantent, déclament, gesticulent harmonieusement ; de l'autre côté s'étend un abîme de lumière vague, un espace circulaire encombré de figures humaines à tous les étages : c'est le lustre et le public.

Les mouvements populaires, les clubs et les solennités de 1848 avaient également fourni à M. G. une série de compositions pittoresques dont la plupart ont été gravées par l'*Illustrated London News*. Il y a quelques années, après un séjour en Espagne très fructueux pour son génie, il composa aussi un album de même nature, dont je n'ai vu que des lambeaux. L'insouciance

avec laquelle il donne ou prête ses dessins l'expose souvent à des pertes irréparables.

_ RTE EE EE EEE NET

VIII. — LE MILITAIRE

2IOUR définir une fois de plus le genre de sujets e préférés par l'artiste, nous dirons que c'est la 2 pompe de la vie, telle qu'elle s'offre dans les capitales du monde civilisé, la pompe de la vie militaire, de la vie élégante, de la vie galante. Notre observateur est toujours exact à son poste, partout où coulent les désirs profonds et impétueux, les Orénoques du cœur humain, la guerre, l'amour, le jeu ; partout où s'agitent les fêtes et les fictions qui représentent ces grands éléments de bonheur et d'infortune. Mais il montre une prédilection très marquée pour le militaire, pour le soldat, et je crois que cette affection dérive non seulement des vertus et des qualités qui passent forcément de l'âme du guerrier dans son attitude et sur son visage, mais aussi de la parure voyante dont sa profession le revêt. M. Paul de Molènes a écrit quelques pages aussi charmantes que sensées sur la coquetterie militaire et sur le sens moral de ces costumes étincelants dont tous les gouverne-

: sont, en beaucoup de choses, aussisimples que lesenfants,

78 | | CONSTANTIN aus

ments se plaisent à habiller ie one M...G110 signerait volontiers ces lignes-là. on)

Nous avons parlé déjà de l'idiotisme de beauté par- M ticulier à chaque époque, et nous avons observé que chaque siècle avait, pour ainsi dire, sa grâce personnelle... La même remarque peut s'appliquer aux professions; chacune tire sa beauté extérieure des lois morales aux- # quelles elle est soumise. Dans les unes, cette beauté + sera marquée d'énergie, et, dans les autres, elle portera # les Signes visibles de l'oisiveté. C'est comme l'emblème 1 du caractère, c'est l'estampille de la fatalité. Le militaire, pris en général, a sa beauté, comme le dandy et là femme galante ont la leur, d'un goût essentiellement \ différent. On trouvera naturel que je néglige les professions où un exercice exclusif et violent déforme les muscles et marque le visage de servitude. Accoutumé aux surprises, le militaire est difficilement étonné. Le signe particulier de la beauté sera donc, ici, une insouciance martiale, un mélange singulier de placidité ét d'audace ; c'est une beauté qui dérive de la nécessité d'être prêt à mourir à chaque minute. Mais le visage du militaire idéal devra être marqué d'une grande sim- « plicité ; car, vivant en commun comme les moines et les écoliers, accoutumés à se décharger des soucis jour-

naliers de la vie sur une paternité abstraite, les soldats

et, comme les enfants, le devoir étant accompli, ils sont faciles à amuser et portés aux divertissements vio-, lents. Je ne crois pas exagérer en affirmant que toutes

Fe :

Photo Giraudon.

HS

LA DAME AU CHÂLE (Collection G. Gr).

ces considérations morales jaillissent naturellement des croquis et des aquarelles de M. G. Aucun type militaire n'y manque, et tous sont saisis avec une espèce de joie enthousiaste : le vieil officier d'infanterie, sérieux et triste, affligeant son cheval de son obésité ; le joli officier d'état-major, pincé dans sa taille, se dandinant des épaules, se penchant sans timidité sur le fauteuil des dames, et qui, vu de dos, fait penser aux insectes les plus sveltes et les plus élégants ; le zouave et le tirailleur, qui portent dans leur allure un caractère excessif d'audace et d'indépendance, et comme un sentiment plus vif de responsabilité personnelle ; la désinvolture agile et gaie de la cavalerie légère ; la physionomie vaguement professorale et académique des corps spéciaux, comme l'artillerie et le génie, souvent confirmée par l'appareil peu guerrier des lunettes : aucun de ces modèles, aucune de ces nuances ne sont négligés, et tous sont résumés, définis avec le même amour et le même esprit, _ J'ai actuellement sous les yeux une de ces compositions d'une physionomie générale vraiment héroïque, qui représente une tête d'une colonne d'infanterie ; peut-être ces hommes reviennent-ils d'Italie et font-ils une halte sur les boulevards devant l'enthousiasme de la multitude ; peut-être viennent-ils d'accomplir une longue étape sur les routes de la Lombardie ; je ne sais. Ce qui est visible, pleinement intelligible, c'est le caractère ferme, audacieux, même dans sa tranquillité, de tous

ces visages hâlés par le soleil, la pluie et le vent.

Voilà bien l'uniformité d'expression créée par l'obéis-

sance et les douleurs supportées en commun, l'air résigné du courage éprouvé par les longues fatigues. Les pantalons retrous-

sés et emprisonnés dans les guêtres, les capotes flétries par la poussière, vaguement déco-

lorées, tout l'équipement enfin a pris lui-même l'indes- |

tructible physionomie des êtres qui reviennent de loin et qui ont couru d'étranges aventures. On dirait que

tous ces hommes sont plus solidement appuyés sur.

leurs reins, plus carrément installés sur leurs pieds, plus d'aplomb que ne peuvent l'être les autres hommes. Si Charlet, qui fut toujours à la recherche de ce genre de beauté et qui l'a si souvent trouvé, avait vu ce dessin, il en eût été singulièrement frappé.

IX. — LE DANDY

ED 'homme riche, oisif, et qui, même blasé, n'a pas @jÿ|d'autre occupation que de courir à la piste du bonheur ; l'homme élevé dans le luxe et accoutumé dès sa jeunesse à l'obéissance des autres hommes, celui enfin qui n'a pas d'autre profession que l'élégance, Jjouira toujours, dans tous les temps, d'une physionomie distincte, tout à fait à part. Le dandysme est une institution vague, aussi bizarre que le duel; très ancienne, puisque César, Catilina, Alcibiade nous en fournissent des types éclatants; très générale, puisque Chateaubriand l'a trouvée dans les forêts et au bord des lacs du Nouveau-Monde. Le dandysme, qui est une institution en dehors des lois, a des lois rigoureuses auxquelles sont strictement soumis tous ses sujets, quelles que soient d'ailleurs la fougue et l'indépendance de leur caractère.

Les romanciers anglais ont, plus que les autres, cultivé le roman de high life, et les Français qui, comme M. de Custine, ont voulu spécialement écrire des romans

UN NE AA ARE à (F1 LU

d'amour, ont d'abord pris soin, et très judicieusement, de doter leurs personnages de fortunes assez vastes pour payer sans hésitation toutes leurs fantaisies ; ensuite ils les ont dispensés de toute profession. Ces êtres n'ont pas d'autre état que de cultiver l'idée du beau dans leur personne, de satisfaire leurs passions, de sentir et de penser. Ils possèdent ainsi, à leur gré et dans une vaste mesure, le temps et l'argent, sans lesquels la fantaisie, réduite à l'état de rêverie passagère, ne peut guère se traduire en action. Il est malheureusement bien vrai que, sans le loisir et l'argent, l'amour ne peut être qu'une orgie de roturier ou l'accomplissement d'un devoir conjugal, Au lieu du caprice brûlant ou rêveur, il devient une répugnante utilité,

Si je parle de l'amour à propos du dandysme, c'est que l'amour est l'occupation naturelle des oisifs. Mais le dandy ne vise pas à l'amour comme but spécial. Si j'ai parlé d'argent, c'est parce que l'argent est indispen-

sable aux gens qui se font un culte de leurs passions ;

mais le dandy n'aspire pas à l'argent comme à une chose essentielle ; un crédit indéfini pourrait lui suffire ; il abandonne cette grossière passion aux mortels vulgaires. Le dandysme n'est même pas, comme beaucoup de personnes peu réfléchies paraissent le croire, un goût immodéré de la toilette et de l'élégance matérielle, Ces choses ne sont pour le parfait dandy qu'un symbole de la supériorité aristocratique de son esprit. Aussi, à

ses yeux, épris avant tout de distinction, la perfection de la toilette consiste-t-elle dans la simplicité absolue,

AU BAL (Collection G. G.).

Photo Giraudon

me a can 2e lu

qui est, en effet, la meilleure manière de se distinguer. Qu'est-ce donc que cette passion qui, devenue doctrine, a fait des adeptes dominateurs, cette institution non écrite qui a formé une caste si hautaine ? C'est avant tout le besoin ardent de se faire une originalité, contenu dans les limites extérieures des convenances. C'est une espèce de culte de soi-même, qui peut survivre à la recherche du bonheur à trouver dans autrui, dans la femme, par exemple ; qui peut survivre même à tout ce qu'on appelle les illusions. C'est le plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais être étonné. Un dandy peut être un homme blasé, peut être un homme souffrant ; mais, dans ce dernier cas, il sourira comme le Lacédémonien sous la morsure du renard.

On voit que, par de certains côtés, le dandysme confine au spiritualisme et au stoïcisme. Mais un dandy ne peut jamais être un homme vulgaire. S'il commettait un crime, il ne serait pas déchu peut-être ; mais si ce crime naissait d'une source triviale, le déshonneur serait irréparable. Que le lecteur ne se scandalise pas de cette gravité dans le frivole, et qu'il se souvienne qu'il y a une grandeur dans toutes les folies, une force dans tous les excès. Étrange spiritualisme | Pour ceux qui en sont à la fois les prêtres et les victimes, toutes les conditions matérielles compliquées auxquelles ils se soumettent, depuis la toilette irréprochable à

toute heure du jour et de la nuit jusqu'aux tours les plus périlleux du sport, ne sont qu'une gymnastique propre

à fortifier la volonté et à discipliner l'âme. En vérité,

je n'avais pas tout à fait tort de considérer le dandysme comme une espèce de religion. La règle monastique la plus rigoureuse, l'ordre irrésistible du Vieux de la Montagne, qui commandait le suicide à ses disciples enivrés, n'étaient pas plus despotiques ni plus obéis que cette doctrine de l'élégance et de l'originalité, qui impose, elle aussi, à ses ambitieux et humbles sectaires, hommes souvent pleins de fougue, de passion, de courage, d'énergie contenue, la terrible formule : *Perinde ac cadaver* !

Que ces hommes se fassent nommer raffinés, incroyables, beaux, lions ou dandys, tous sont issus d'une même origine; tous participent du même caractère d'opposition et de révolte ; tous sont des représentants de ce qu'il y a de meilleur dans l'orgueil humain, de ce besoin, trop rare chez ceux d'aujourd'hui, de combattre et de détruire la trivialité. De là naît, chez les dandys, cette attitude hautaine de caste provoquante, même

dans sa froideur. Le dandysme apparaît surtout aux

époques transitoires où la démocratie n'est pas encore toute-puissante, où l'aristocratie n'est que partiellement chancelante et avilie. Dans le trouble de ces époques, quelques hommes déclassés, dégoûtés, désœuvrés, mais tous riches de force native, peuvent concevoir le projet de fonder une espèce nouvelle d'aristocratie, d'autant plus difficile à rompre qu'elle sera basée sur les facultés les plus précieuses, les plus indestructibles, et sur les dons célestes que le travail et l'ar-

gent ne peuvent conférer. Le dandysme est le dernier

FEMME A LA FENÊTRE

(Musée du Luxembourg).

l'photo Giraudons

dr ne

Fe

Lord n'infirmes en aucune ro cette Pie : Car rien pa 'empêche de supposer .que les tribus que nous nomls mons. sauvages soient les débris de grandes civilisations 4 _ disparues. Le dandysme est un soleil couchant ; comme l'astre gi décline, il est superbe, sans chaleur et plein de mélancolie. Mais, hélas ! la marée montante de la émocratie, qui envahit tout et qui nivelle tout, noie jour à jour ces derniers représentants de l'orgueil hu- _ main et verse des flots d'oubli sur les traces de ces prodigieux myrmidons. Les dandys se font chez nous de plus en plus rares, tandis que chez nos voisins, en Angleterre, l'état social et la constitution (la vraie constitution, celle qui s'exprime par les mœurs) laisseront longtemps encore une place aux héritiers de Sheridan, de Brummel et de Byron, si toutefois il s'en présente qui en soient dignes, Ce qui a pu paraître au lecteur une digression n'en _ est pas une, FA jte Les considérations et les rêve-

ries morales qui surgissent des dessins d'un artiste

re 3 î4 hi th ER

o! at, dans beaucoup de cas, la meilleure traduction PH

que le critique en puisse faire ; les suggestions font ia partie d'une idée mère, et, en les montrant successivement, on peut la faire deviner. Ai-je besoin de dire que M. G., quand il crayonne un de ses dandys sur le papier, lui donne toujours son caractère historique, légendaire même, oserais-je dire, s'il n'était pas question du temps présent et de choses considérées géné-

92 CONSTANTIN GUYS 1) ANNE ue

ralement comme folâtres ? C'est bien là cette légèreté d'allures, cette certitude de manières, cette simplicité dans l'air de domination, cette façon de porter un habit et de diriger un cheval, ces attitudes toujours calmes mais révélant la force, qui nous font penser, quand notre regard découvre un de ces êtres. privilégiés en qui le joli et le redoutable se confondent si mystérieusement : « Voilà peut-être un homme riche, mais plus certainement un Hercule sans emploi. »

Le caractère de beauté du dandy consiste surtout dans l'air froid qui vient de l'inébranlable résolution de ne pas être ému ; on dirait un feu latent qui se fait deviner, qui pourrait mais qui ne veut pas rayonner, C'est ce qui est, dans ces images, parfaitement exprimé,

PnDAIr) o10

SInoquoxn"] np o9sn]{

SIIAQ AI

X.— LA FEMME

Do 'ÊTRE qui est, pour la plupart des hommes, la GA source des plus vives, et même, disons-le à la ie honte des voluptés philosophiques, des plus durables jouissances ; l'être vers qui ou au profit de qui tendent tous leurs efforts; cet être terrible et incommunicable comme Dieu (avec cette différence que l'infini ne se communique pas parce qu'il aveuglerait et écraserait le fini, tandis que l'être dont nous parlons n'est peut-être incompréhensible que parce qu'il n'a rien à communiquer) ; cet être en qui Joseph de Maistre voyait un bel animal dont les grâces égayaient et rendaient plus facile le jeu sérieux de la politique ; pour qui et par qui se font et défont les fortunes ; pour qui, mais surtout par qui les artistes et les poètes composent leurs plus délicats bijoux ; de qui dérivent les plaisirs les plus énervants et les douleurs les plus fécondantes, la femme, en un mot, n'est pas seulement pour l'artiste en général, et pour M. G. en particulier, la femelle de l'homme.

C'est plutôt une divinité, un astre, qui préside à toutes

les conceptions du cerveau mâle ; c'est un miroitement |

de toutes les grâces de la nature condensées dans un seul être ; c'est l'objet de l'admiration et de la curiosité la plus vive que le tableau de la vie puisse offrir au con-

templateur. C'est une espèce d'idole, stupide peut-être,

mais éblouissante, enchanteresse, qui tient les destinées et les volontés suspendues à ses regards. Ce n'est pas, dis-je, un animal dont les membres, correctement assemblés, fournissent un parfait exemple d'harmonie ; ce n'est même pas le type de beauté

pure, tel que peut le rêver le sculpteur dans ses plus sévères méditations ; non, ce ne serait pas encore suffisant pour en expliquer le mystérieux et complexe enchantement. Nous n'avons que faire ici de Winckelman et de Raphaël ; et je suis bien sûr que M. G., malgré toute l'étendue de son'intelligence (cela soit dit sans lui faire injure), négligerait un morceau de la statuaire antique, s'il lui fallait perdre ainsi l'occasion de savourer un portrait de Reynolds ou de Lawrence. Tout ce qui orne la femme, tout ce qui sert à illustrer sa beauté, fait partie d'elle-même ; et les artistes qui se sont particulièrement appliqués à l'étude de cet être énigmatique raffolent autant de tout le mundus muliebris que de la femme elle-même. La femme est sans doute une lumière, un regard, une invitation au bonheur, une parole quelquefois ; mais

elle est surtout une harmonie générale, non seulement

dans son allure et le mouvement de ses membres, mais aussi dans les mousselines, les gazes, les vastes

MRAGIHR \ pH on 7 t (1 il K PA "4 He ru HO ACER À Lt { /
CRFRPMMRNETE 7

D uen

ST Le

RE

Photo Giraudon.

LA DAME AUX FOURRURES (ÉOI Ection GG):

PÉN AE Pa NEEATENE M tre

LT rE 1% [AE LT ROUE ry 4 jet AO JR QUE

MALE

et chatoyantes nuées d'étoffes dont elle s'enveloppe, et qui sont comme les attributs et le piédestal de sa divinité ; dans le métal et le minéral qui serpentent autour » de ses bras et de son cou, qui ajoutent leurs étincelles | au feu de ses regards, ou qui jasant doucement à ses oreilles. Quel poète oserait, dans la peinture du plaisir causé par l'apparition d'une beauté, séparer la femme de son costume ? Quel est l'homme qui, dans la rue, au théâtre, au bois, n'a pas joui, de la manière la plus désintéressée, d'une toilette savamment composée, et n'en a pas emporté une image inséparable de la beauté de celle à qui elle appartenait, faisant ainsi des deux, de la femme et de la robe, une totalité indivisible ? C'est ici le lieu, ce me semble, de revenir sur certaines questions relatives à la mode et à la parure, que je n'ai fait qu'effleurer au commencement de cette étude, et de venger l'art de la toilette des ineptes calomnies dont l'accablent certains amants très équivoques de la nature.

XI. — ÉLOGE DU MAQUILLAGE

L est une chanson, tellement triviale et inepte 'qu'on ne peut guère la citer dans un travail qui a quelques prétentions au sérieux, mais qui traduit fort bien, en style de vaudevilliste, l'es-

thétique des gens qui ne pensent pas. La nature'

embellit la beauté! Il est présumable que le poète, s'il avait pu parler en français, aurait dit : La simplicité

embellit la beauté ! ce qui équivaut à cette vérité, d'un genre tout à fait inattendu : Le rien embellit ce qui est.

La plupart des erreurs relatives au beau naissent de la fausse conception du XVIII^e siècle relative à la morale. La nature fut prise dans ce temps-là comme base,

source et type de tout bien et de tout beau possibles. :

La négation du péché originel ne fut pas pour peu de chose dans l'aveuglement général de cette époque. Si toutefois nous consentons à en référer simplement au fait visible, à l'expérience de tous les âges et à la Gazette des Tribunaux, nous verrons que la nature n'en-

HEURE" (SLA { 21408

Photo Giraudon.

LA DAME AUX BIJOUX

(Musée du Luxembourg).

ee | ide di x din BP dre, sa.

seigne rien, ou presque rien, c'est-à-dire qu'elle contraint

l'homme à dormir, à boire, à manger, et à se garantir,

tant bien que mal, contre les hostilités de l'atmosphère. C'est elle aussi qui pousse l'homme à tuer son semblable, à le manger, à le séquestrer, à le torturer ; car, sitôt que nous sortons de

l'ordre des nécessités et des besoins pour entrer dans celui du luxe et des plaisirs, nous voyons que la nature ne peut conseiller que le crime. C'est cette infaillible nature qui a créé le parricide et l'anthropophagie, et mille autres abominations que la pudeur et la délicatesse nous empêchent de nommer. C'est la philosophie (je parle de la bonne), c'est la religion qui nous ordonne de nourrir des parents pauvres et infirmes. La nature (qui n'est pas autre chose que la voix de notre intérêt) nous commande de les assommer,

_ Passez en revue, analysez tout ce qui est naturel, toutes - les actions et les désirs du pur homme naturel, vous

ne trouverez rien que d'afireux, Tout ce qui est beau et noble est le résultat de la raison et du calcul, Le crime, dont l'animal humain a puisé le goût dans le ventre de sa mère, est originellement naturel. La vertu, au contraire, est artificielle, surnaturelle, puisqu'il a fallu, dans tous les temps et chez toutes les nations, des dieux et des prophètes pour l'enseigner à l'humanité animalisée,

et que l'homme, seul, eût été impuissant à la découvrir.

Le mal se fait sans effort, naturellement, par fatalité ; le bien est toujours le produit d'un art. Tout ce que je dis de la nature comme mauvaise conseillère en matière de morale, et de la raison comme véritable rédemp-

trice et réformatrice, peut être transporté dans l'ordre

du beau. Je suis ainsi conduit à regarder la parure

comme un des signes de la noblesse primitive de l'âme

humaine. Les races que notre civilisation, confuse et
pervertie, traite volontiers de sauvages, avec un orgueil et une
fatuité tout à fait risibles, comprennent, aussi bien que l'enfant,
la haute spiritualité de la toilette. Le sauvage et le baby té-
moignent, par leur aspiration naïve vers le brillant, vers les plu-
mages bariolés, les étoffes chatoyantes, vers la majesté superla-
tive des formes artificielles, de leur dégoût pour le réel, et
prouvent ainsi, à leur insu, l'immatérialité de leur âme. Malheur
à celui qui, comme Louis XV (qui fut non le produit d'une vraie
civilisation, mais d'une récurrence

de barbarie), pousse la dépravation jusqu'à ne plus

goûter que la simple nature (1)!

La mode doit donc être considérée comme un symptôme du
goût de l'idéal surnageant dans le cerveau humain au-dessus de
tout ce que la vie naturelle y accumule de grossier, de terrestre et
d'immonde,

comme une déformation sublime de la nature, ou plu-

tôt comme un essai permanent et successif de réformation de
la nature. Aussi a-t-on sensément fait observer (sans en décou-
vrir la raison) que toutes les modes

sont charmantes, c'est-à-dire relativement ae |

(1) On sait que Mae Dubarry, quand elle voulait éviter de rece-
voir le roi, 'avait le soin de mettre du rouge. C'était un signe

suffisant. Elle fermait ainsi sa porte. C'était en s'embellissant

i LA g

: ‘ de * \ ns:

*; ES à r. 2 A PTE “4 _ : . LA Fe \ F, 2 > * = - lee ; LU é à i CRT
Q .

À VER NT r L

fe une étant * un éorée nouveau, Es ou moins heu- ... : reux,
vers le beau, une approximation quelconque d’un ... idéal dont le
désir titille sans cesse l’esprit humain non

veut bien les goûter, considérées comme choses mortes . À au-
tant »vaudrait ‘admirer les défroques suspendues,

N " d ans l' armoire d’un fripier. Il faut se les figurer vitalisées,
‘4 es he ivifiées par les belles femmes qui les portèrent. Seu-

1 FER ea,

. donc l’aphorisme : : Toutes les modes sont charmantes, | hé,
vous choque comme + tro pp absolu, dites, et vous serez . sûr de
ne pas vous tromper : Toutes furent légitimement . charmantes.

|: La femme est bien AE son droit, et même elle o accomplit
une espèce de devoir en s ‘appliquant à pa- . raître magique et
surnaturelle ; il faut qu’elle étonne,

di qu’elle charme ; idole, elle doit se doré pour être adorée.
Not; Elle doit donc emprunter à tous les arts les moyens os vs de
s'élever au-dessus de la nature pour mieux subju- À ts guer les
CŒUTS se Hope les Rp Il pa LUE fort :

, por en est certaiit et l’effet toujours irrésistible.

‘Vi C'est dans ces considérations que l'artiste philosophe VIRE
ni trouvera facilement la légitimation de toutes les prape
- tiques employées dans tous les temps par les femmes #8 +
pour consolider et diviniser, pour ainsi dire, leur fragilité

de. 2 Cat L"énumération en serait innombrable ; mais, Ln La

Er nous Lire à ce que notre temps ApueIS | | ÿ

an CONSTANTIN euxs | Tue HSE OM.

satisfait. Mais les modes ne doivent pas être, si l'on % # lâches
et inertes, comme Ja peau de saint Barthélemy,

É ainsi on en comprendra le sens et l'esprit. Si

vulgairement maquillage, qui ne voit que l'usage de la poudre
de riz, si niaisement anathématisé par les philosophes candides,
a pour but et pour résultat de faire disparaître du teint toutes les
taches que la nature y a outrageusement semées, et de créer une
unité abstraite dans le grain et la couleur de la peau, laquelle uni-
té, comme celle produite par le maillot, rapproche immédiate-
ment l'être humain de la statue, c'est-à-dire d'un être

_ divin et supérieur ? Quant au noir artificiel qui cerne l'œil et
au rouge qui marque la partie supérieure de la An joue, bien que
l'usage en soit tiré du même principe,

du besoin de surpasser la nature le résultat est fait pour satis-
faire à un besoin tout opposé. Le rouge et le noir représentent la
vie, une vie surnaturelle et excessive ; ce cadre noir rend le re-
gard plus profond et plus singulier, donne à l'œil une apparence
plus décidée de fenêtre ouverte sur l'infini; le rouge, qui en-

flamme la pommette, augmente encore la clarté de la prunelle et ajoute à un beau visage féminin la passion mystérieuse de la prêtresse.

Ainsi, si je suis bien compris, la peinture du visage ne doit pas être employée dans le but vulgaire, inavouable, d'imiter la belle nature et de rivaliser avec la jeunesse. On a d'ailleurs observé que l'artifice n'embellissait pas la laideur et ne pouvait servir que la beauté. Qui oserait assigner à l'art la fonction stérile d'imiter la nature ? Le maquillage n'a pas à se cacher, à éviter de se laisser deviner ; il peut, au contraire, s'étaler, sinon avec affectation, au moins avec une espèce de candeur.

Photo Giraudon.

LE COLLOQUE

(Musée du Luxembourg).

__ * ; & "2 + j É Ve de . 3 Li A dev k + , € ' à £ 4 : M = LA A Loi :
#40 L = sr pu ZL'p r L \ 1 Le £ 3 \ v - Y Le Te k Re Cie CNE UE ne
à TS : Re, RP VINS & \$ er. FE . L PLU NE Ts Pr; LV ÉC CE CO
TE M A e N A le o wi ter ane Lou TE Te rent ARR nr. À de VUS
srl a CES ERIE Een TIE et re | : " 4 1 * :

= _ dE « v £ _ — " # ; ; ; É f n LL ? ù _ * Le CL ' À s sw us x ; ; :

o \$ = 4 se + : “ _ - . - ÿ ” :

e “4 Na L . 1 L - £ * & À —

tou) ENT AU

Je e permets volontiers à ceux: “ES leur lourde grasau jusque dans ses plus

j ; femmes qui ont reçu en naissant une étincelle “a eu sacré dont elles voudraient s’illuminer tout entières.

La é ;

FN LES ee si in

W ANSE ri ERP RTE "fr DRE. TARA VS A RO Ten rhum AS
PO PROPOS ta D PROS AR NT ASTRA EE Een MT Â RE A de: :
% 7 #Prr A4 * , du F RE AU AU NE y HE À Lie ne À * * % @ Y ,

| 1 ES ER nn

inst M. G., s'étant imposé la tâche de chercher et d'expliquer la beauté dans la modernité,

ordre de la société qu’elles appartiennent. D'ailleurs, dans la collection de ses œuvres comme dans: le fourmillement de la vie humaine, les différences de caste et de race, sous quelque appareil de luxe que les sujets se

présentent, sautent immédiatement à l'œil du spectateur,

Tantôt, frappées par la clarté diffuse d’une salle. de

spectacle, recevant et renvoyant la lumière avec leurs : yeux, avec. leurs bijoux, avec leurs épaules, appa- : | raissent, resplendissantes comme des portraits dans la loge qui leur sert de cadre, des jeunes filles du meilleur | monde. Les unes, graves et sérieuses, les autres, blondes ... et évaporées. Les unes étalent avec une insouciance aristocratique une gorge précoce, les autres montrent

avec candeur une poitrine garçonnière. Elles ont l'éven-

LA

représente volontiers des femmes très parées et embellies par toutes les pompes artificielles, à quelque

« LU 400 (PRET r tu : | A REA

ET o! n'a

HT DS | L #) 'he TA, ART ME EUX (Or EAU" s @ , 'y COR UT
:

4 (4 'ip te4 PRE rl 2oe | DL." w br: NUE 4 DES eV is \$ | €
CAN o , BONES L L'RUNE nu À RAMISEUE à ND M TRE EC
HE ; re] j RU ALAN Te | CHOUL RAIN L * L D L : : f RS Een He '
4 1 1 THE | HORS MK 4 : ts j & A 2 | 4 vs pl » x HOT Pat MTS Gal
À:

é PRRAE | Fr #1 à | A PA RS LÀ PAR: ÿ 4 Be NPOS RES ER
NOR * \$ CRT DUT : x 4] LL "y A: l " & RS * AE Q PPS RERUE 2,

Photo Giraudon.

DEUX BEAUTES

(Musée du Luxembourg).

ES RAS MATE e Fi L ke" FA # w 4". T ÿ, e 7 y } Th tie 209 : FF
t Là de on, AR TR ; ; "4 Ye (N CH d L 1 ÿ ñ f fu L " PA rte ORNE
TS ed ROM ACTE LU

{ ; 4 j \ y ET

| SE ; GR de PT à Ts ; EMA On PENCT " , " get)

| : CONSTANTIN GUYS Fo 119 ar.

_ tail aux dents, l'œil vague ou fixe ; elles sont théâtrales et so-
lennelles comme le drame ou l'opéra qu'elles font semblant
d'écouter. | _ Tantôt, nous voyons se promener nonchalamment
dans les allées des jardins publics d'é élégantes familles, © les
femmes se traînant avec un air tranquille au bras PRE + de leurs
maris, dont l'air solide et satisfait révèle une ee | | fortune faite et
le: contentement de soi-même, Ici l'ap- | parence cossue rem-
place la distinction sublime. De . petites filles maigrettes, avec
d'amples jupons, et

| ressemblant par leurs gestes et leur tournure à de petites
femmes, sautent à la corde, jouent au cerceau (ou se rendent des
visites en plein air, répétant ainsi la 4 comédie donnée à domicile
par leurs parents. ____ Émergeant d'un monde inférieur, fières
d'apparaître ie enfin au soleil de la rampe, des filles de petits
théâtres, _ minces, fragiles, adolescentes encore, secouent sur |
34 Dtre formes virginales et maladives des travestisse- Re ments
absurdes, qe né sont d'aucun temps et qui font ue - leur joie. fe
De A la porte d'un café, s'appuyant aux vitres illumi- | nées par
devant et par derrière, s'étale un de ces im= . * -béciles, dont.
l'élégance est faite par son tailleur et la «tête par son coiffeur. À
côté de lui, les pieds soutenus par l'indispensable tabouret, est
assise sa maîtresse,

grande drôlesse à qui il ne manque presque rien (ce . presque rien, cest presque tout, c'est la distinction) : 1 | pour. ressembler à une grande dame. Comme son joli RAT Nofbégnon, elle a tout l'orifice de sa petite bouche | PCR ; 4 PA RO | HS ù Li !

' me. AE Ê 4 ' é ; Ébrro - ie LOS Û à

occupé par un cigare disproportionné. Ces deux êtres | ne pensent pas. Est-il bien sûr même qu'ils regardent ? à moins que, Narcisses de l'imbécillité, ils ne contemplent la foule comme un fleuve qui leur rend leur image. En réalité, ils existent bien plutôt pour le plaisir de l'observateur que pour leur plaisir propre.

Voici, maintenant, ouvrant leurs galeries pleines de lumière et de mouvement, ces Valentinos, ces Casinos,

ces Prados (autrefois des Tivolis, des Idalies, des Folies,

des Paphos), ces capharnaüms où l'exubérance de la jeunesse fainéante se donne carrière. Des femmes qui ont exagéré la mode jusqu'à en altérer la grâce et en détruire l'intention, balayent fastueusement les parquets avec la queue de leurs robes et la pointe de leurs châles :: elles vont, elles viennent, passent et repassent, ouvrant un œil étonné comme celui des animaux, ayant l'air de ne rien voir, mais examinant tout.

Sur un fond d'une lumière infernale ou sur un fond d'aurore boréale, rouge, orangé, sulfureux, rose (le rose révélant une idée d'extase dans la frivolité), quelquefois violet (couleur affectionnée des chanoïnesses, braise qui s'éteint derrière un rideau d'azur), sur ces fonds magiques, imitant diversement les feux de Bengale, s'enlève l'image variée de la beauté interlope. Ici majestueuse, là légère, tantôt svelte, grêle même, tantôt cyclopéenne ;

tantôt petite et pétillante, tantôt lourde et monumentale. Elle a inventé une élégance provocante et barbare, ou bien elle vise, avec plus ou moins de bonheur, à la simplicité usitée dans un meilleur

Photo Giraudon

DEUX AMIES

(Musée du Luxembourg).

monde. Elle s'avance, glisse, danse, roule avec son poids de jupons brodés qui lui sert à la fois de piédestal et de balancier ; elle darde son regard sous son chapeau, comme un portrait dans son cadre. Elle représente bien la sauvagerie dans la civilisation. Elle a sa beauté qui lui vient du Mal, toujours dénuée de spiritualité, mais quelquefois teintée d'une fatigue qui joue la mélancolie. Elle porte le regard à l'horizon, comme la bête de proie ; même égarement, même distraction indolente, et aussi, parfois, même fixité d'attention. Type de bohème errant sur les confins d'une société régulière, la trivialité de sa vie, qui est une vie de ruse et de combat, se fait fatalement jour à travers son enveloppe d'apparat. On peut lui appliquer justement ces paroles du maître inimitable, de La Bruyère : « Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle " attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, et qui ne va pas plus loin. » . Les considérations relatives à la courtisane peuvent, . jusqu'à un certain point, s'appliquer à la comédienne ; car, elle aussi, elle est une créature d'apparat, un objet de plaisir public. Mais ici la conquête, la proie, est d'une nature plus noble, plus spirituelle. Il s'agit d'ob-

tenir : la faveur générale, non pas seulement par la pure beauté . physique, mais aussi par des talents de l'ordre le plus À rare. Si par un côté la comédienne touche à la courtil sane, par l'autre elle confine au poète. N° oublions pas 4 qu' en dehors de la beauté vue et même dr arti- F FLOUE

1 44 NT AU fe AAA os nee AE MU » p ES } : Re à Y à ds : 44 ' 120 2 consranN GUYS à

une caractéristique qui peut se traduire physiquement en laid, mais aussi en une sorte de beauté Pre sionnelle. k Dans cette galerie immense de la vie de Londres et. de la vie de Paris, nous rencontrons les différents types de la femme errante, de la femme révoltée à tous les À étages : d'abord la femme galante, dans sa première fleur, visant aux airs patriciens, fière à la fois de sa} jeunesse et de son luxe, où elle met tout son génie et : toute son âme, retroussant délicatement avec deux doigts un large pan du satin, de la soie ou du velours . qui flotte autour d'elle, et posant en avant son pied pointu dont la chaussure trop ornée suffirait à la dénoncer, à défaut de l'emphase un peu vive de toute Sa 40 toilette ; en suivant l'échelle, nous descendons jusqu'à 4 ces esclaves qui sont confinées dans ces bouges, sou- :. vent décorés comme des cafés ; malheureuses pare sous la plus avare tutelle, et qui ne possèdent rien en.

propre, pas même l'excentrique parure qui sert de con-.

diment à leur beauté. J'ai Parmi celles-là, les unes, exemples d'une tbe innocente et monstrueuse, portent dans leurs têtes et # dans leurs regards, audacieusement levés, le bonheur évident d'exister (en vérité pourquoi ?). Parfois elles : L trouvent, sans les

chercher, des poses d'une audace et d'une noblesse qui enchanteraient le statuaire le plus is

délicat, si le statuaire moderne avait le courage et l'es-

prit de ramasser la noblesse partout, même dans la fange : #
d'autres fois elles se montrent prostrées dans des atti- a

ik, 4/6

UDPDN] o2o

(IEPEN UOr2Io) ouusray)

LAHAVAVI

AV SHSNASTVA

EL HAE

het J

CRETE TSX) 1h, 4 ë

Le ER

tudes désespérées d'ennui, dans des indolences d'estaminet, d'un cynisme masculin, fumant des cigarettes pour tuer le temps, avec la résignation du fatalisme oriental ; étalées, vautrées sur des canapés, la jupe arrondie par derrière et par devant en un double éventail, ou accrochées en équilibre sur des tabourets et des chaises ; lourdes, mornes, stupides, extravagantes, avec des yeux vernis par l'eau-de-vie et des fronts bombés par l'entête-

ment. Nous sommes descendus jusqu'au dernier degré de la spirale, jusqu'à la *foemina simplex* du satirique latin. Tantôt nous voyons se dessiner, sur le fond d'une atmosphère où l'alcool et le tabac ont mêlé leurs vapeurs, la maigreur enflammée de la phtisie ou les rondeurs de l'adiposité, cette hideuse santé de la faïnéantise. Dans un chaos brumeux et doré, non soupçonné par les chastetés indigentes, s'agitent et se convulsent des nymphes macabres et des poupées vivantes dont l'œil enfantin laisse échapper une clarté sinistre ; cependant que derrière un comptoir chargé de bouteilles de liqueurs se prélassent une grosse mégère dont la tête, serrée dans un sale foulard qui dessine sur le mur l'ombre de ses pointes sataniques, fait penser que tout ce qui est voué au Mal est condamné à porter des cornes.

— En vérité, ce n'est pas plus pour complaire au lecteur que pour le scandaliser que j'ai étalé devant ses yeux de pareilles images ; dans l'un ou l'autre cas, c'eût été lui manquer de respect. Ce qui les rend précieuses et les consacre, c'est les innombrables pensées

| GONSTANTIN GUYS RENE

qu'elles font naître, généralement AS ji noires. ÿ ‘

Mais si, par hasard, quelqu'un malavisé cherchait 1

dans ces compositions de M. G., disséminées un peu

partout, l'occasion de satisfaire une malsaine curiosité,

je le prévins charitablement qu'il n'y trouvera rien

de ce qui peut exciter une imagination malade. Il ne rencontrera rien que le vice inévitable, c'est-à-dire le :

egard du démon embusqué dans les ténèbres, où
l'épaule de Messaline miroitant sous le gaz; rien que
l'art pur, c'est-à-dire la beauté particulière du mal, le
LR beau dans l'horrible. Et même, pour le redire en passant, la
sensation générale qui émane de tout ce caphar-
naüm contient plus de tristesse que de drôlerie. Ce qui
te fait la beauté particulière de ces images, c'est leur fécon- |
dité morale. Elles sont grosses de suggestions, mais de sug-
gestions cruelles, âpres, que ma plume, bien | qu'accoutumée à
lutter contre les représentations plas- : tiques, n'a peut-être tra-
duites qu'insuffisamment. UNE

XIII — LES VOITURES

À 2 INSI se continuent, coupées par d'innombrables AS embran-
chements, ces longues galeries du high 58 &] life et du Low life.
Émignons pour quelques 44 de _ instants vers un monde, sinon
pur, au moins plus raffiné; respirons des parfums, non pas plus
salutaires peut-être, mais plus délicats. J'ai déjà dit que le pin-
ceau de M. G., comme celui d'Eugène Lami, était merveilleuse-
ment _ propre à représenter les pompes du dandysme et l'élégance
de la lionnerie. Les attitudes du riche lui sont ..._ fami-
lières ; il sait, d'un trait de plume léger, avec une certitude qui
n'est jamais en défaut, représenter la _ certitude du regard, de
geste et de pose qui, chez les êtres privilégiés, est le résultat de la
monotonie dans . le bonheur. Dans cette série particulière de

dessins se ... reproduisent sous mille aspects les incidents du sport, | _des courses, des chasses, des promenades dans les bois, " les ladies orgueilleuses, les frêles misses, conduisant

d'une main sûre des coursiers d'une pureté de galbe

LAINÉ

admirable, coquets, brillants, capricieux eux-mêmes

comme des femmes. Car M. G. connaît non seulement

le cheval en général, mais s'applique aussi heureusement

à exprimer la beauté personnelle des chevaux. Tantôt ce sont des haltes et, pour ainsi dire, des campements

de voitures nombreuses, d'où, hissés sur les coussins, sur les sièges, sur les impériales, des jeunes gens sveltes et des femmes accoutrées des costumes excentriques autorisés par la saison assistent à quelque solennité du turf qui file dans le lointain; tantôt un cavalier galope gracieusement à côté d'une calèche découverte, et son cheval a l'air, par ses courbettes, de saluer à sa manière. La voiture emporte au grand trot, dans une allée zébrée d'ombre et de lumière, les beautés couchées comme dans une nacelle, indolentes, écoutant vaguement les galanteries qui tombent dans leur oreille et se livrant avec paresse au vent de la promenade.

La fourrure ou la mousseline leur monte jusqu'au menton et déborde comme une vague par-dessus la portière. Les domestiques sont roides et perpendiculaires, inertes et se ressemblant

tous ; c'est toujours l'effigie monotone et sans relief de la servilité, ponc-

tuelle, disciplinée ; leur caractéristique est de n'en point avoir. Au fond, le bois verdoie ou roussit, poudroie:

ou s'assombrit, suivant l'heure et la saison. Ses retraites se remplissent de brumes automnales, d'ombres bleues, de rayons jaunes, d'effulgences rosées, ou de, minces éclairs qui hachent l'obscurité comme des coups de sabre.

"UOPNDALT) oJOUT

GKeA

NAN

Ao Oûd

') UOrF9971o))

VISTAOLHITLHOS VI

2% A Eu) REA Fa SELS DS ERP PRE x ROUTE D LUN R ON
ASIE ne CE Le A nt Fe ne Dr NS nu

L A4 Kay 4 su à LA PEUE AE A Ter ; | M

Si les innombrables aquarelles relatives à la guerre d'Orient ne nous avaient pas montré la puissance de M. G. comme paysagiste, celles-ci suffiraient à Coup sûr. Mais ici, il ne s'agit plus des terrains déchirés de Crimée, ni des rives théâtrales du Bosphore ; nous retrouvons ces paysages familiers et intimes qui font la pa-

rure circulaire d'une grande ville, et où la lumière jette des effets qu'un artiste vraiment romantique ne peut pas dédaigner,

Un autre mérite qu'il n'est pas inutile d'observer en ce lieu, c'est la connaissance remarquable du harnais et de la carrosserie. M. G. dessine et peint une voiture, et toutes les espèces de voitures, avec le même soin et la même aisance qu'un peintre de marines consommé tous les genres de navires. Toute sa carrosserie est parfaitement orthodoxe ; chaque partie est à sa place et rien n'est à reprendre. Dans quelque attitude qu'elle soit jetée, avec quelque allure qu'elle soit lancée, une voiture, Comme un vaisseau, emprunte au mouvement une grâce mystérieuse et complexe très difficile à sténographier. Le plaisir que l'œil de l'artiste en reçoit est tiré, ce semble, de la série de figures géométriques que cet objet, déjà si compliqué, navire ou carrosse, engendre successivement et rapidement dans l'espace.

Nous pouvons parier à coup sûr que, dans peu _d'années, les dessins de M. G. deviendront des archives précieuses de la vie civilisée. Ses œuvres seront recherchées par les curieux autant que celles des Debucourt, des Moreau, des Saint-Aubin, des Carle Vernet, des

| GONSTANTIN eus DA |

. Lami, La Dodéria, des Gavarni, et de tous ces artistes | Lt

exquis qui, pour n'avoir peint que le familier et le joli, | n'en sont pas moins, à leur manière, de sérieux historiens. Plusieurs d'entre eux ont même trop sacrifié au joli, et introduit quelquefois dans leurs compositions un style classique étranger au sujet; plusieurs ont arrondi volontairement des angles, aplani les rudesses

de la vie, amorti ces fulgurants éclats. Moins a qu'eux, M. G.
garde un mérite profond qui est bien à

lui : il a rempli volontairement une fonction que d'autres
artistes dédaignent et qu'il appartenait surtout à

un homme du monde de remplir. Il a cherché partout la beau-
té passagère, fugace, de la vie présente, le caractère de ce que le
lecteur nous a permis d'appeler Ja modernité. Souvent bizarre,
violent, excessif, mais tou- 1 jours poétique, il a su concentrer
dans ses dessins Fu ja

saveur amère ou capiteuse du vin de la Vie.

"UOpPnD.

1 070Ud

Sinoquioxn"T

Hdn09

np 99sn

AT

La # \ 1 , :

| ' \ {l À “ À ss.

Hat ri

#0 MW AU 1 Esp ACTA AE 21 MU

h | MEME di

Lt

GS

arte ET DNA \OUYAT; ROUES"

AMOR RS A ASE pig Et

hu NAS ANT

MEUN) ÿ | di (OCNOCN CL OTHSCH ICO x CHCY lente nee
see etes SCSI COCICIONE ES

BIBLIOGRAPHIE

GoncourT (Journal des). Mémoires de la vie littéraire, 23 avril 1858. Paris, Charpentier, 1887.

NaDaAr. — Mort de Constantin Guys. Le Figaro, 11 mars 1892.

H. CASTETS. — Biographie de C. Guys. La Revue Encyclopédique, p. 804, 1892.

R. MARx. — Constantin Guys. L'Image, n° 9, août 1897, p. 263. G. GEFFROY, — La Vie Artistique, 6e série. Paris, Floury, 1900. A. DAYor. — Préface du Catalogue de l'Exposition des Œuvres de Constantin Guys. Mai 1904.

G. GEFFROY. — Constantin Guys, l'historien du second empire, avec illustrations gravées sur bois par Tony Bertrand. Édition Paul Gallimard et H. Floury, in-8°, 1904.

G. KAHN. — Constantin Guys. Gazette des Beaux-Arts, t. II, pp. 395-405.

| G. BABIN. — Préface du Catalogue des aquarelles et dessins, par fi Constantin Guys, dont la vente aura lieu le 3 avril 1905, à M l'hôtel Drouot.

H. FRANTZ. — Constantin Guys. The Studio, XX XIV, pp. 107 à 112, 1905.

G. GRAPPE. — Constantin Guys. L'Art et le Beau, 4^o année, t. I, Paris, 1907.

hi) À. Dayor. — Notes sur Constantin Guys. L'Art et les Artistes, 1) t. IX, pp. 113 à 120, 1909.

P. ADAM. — Les Chevaux de Constantin Guys. Le Figaro, 12 mars 1910.

J. GUIFFREY. — Inventaire général illustré des dessins du He Paris, in-49, 1911.

R. Marx. — Maîtres d'hier et d'aujourd'hui. Paris, in-12, 1914
H. FRANTZ. — Une vente de jeunes : « La Peau de l'Ours » L'Art Décoratif, p. 185, mai 1914. | O. UzANNE. — Étude sur Constantin Guys. L'Art et l'Idée. | Gustave GEFFROY. — Constantin Guys, nouvelle édition, avec illustrations. G. Crès, éditeur, Paris, 1920.

i “ Fe f x 4 f s y : Lef : 1 | nel L L Î « | fe 6 | | } \ * Î l A * j b) à d'HER

4 rt FAR ' } 4 rs | v é L 1 ; * Le L { 1 Tour Ÿ 4 + \ : 1 D, 1 5 t # j
LU k + i 14 ; [l ' at L 4 à < LE | 1 oc * V#- H et NL i 1 } “ 1 [WA { | :
ou V4 g RE SAR EN

ANG à, CRU

t ME

PA

LUN ONCE à LAIT Nu DO ON IR A ET NON| HAL EUN Pa
LU \OL JA ARE

ELU NOEL

AOIRNTAR PAR ME ÿ (L) h

TABLE DES ILLUSTRATIONS 1. PORTRAIT DE CONSTAN-
TIN GUYS AGÉ,.ssssesves . 8 | (Collection Nadar.) LD PITEN-
TAR Le ee 21 (Musée du Luxembourg.) :

TERME AU D EE su des AO M pe (Ancienne Collection Roger
Marx.) PARA DAMEB AU MANCHON. 0.00 eue se dede se 33
(Musée du Luxembourg.) 5. LES MAINS DANS LES
POCHES..... a NE EN SAT (Musée du Luxembourg.) De
MAUDUR 18400 ol ee Ma daus 45 (Ancienne Collection Nadar.)
à LRU RC NUE TT N C1 CS ANSE RTEenenS Mo se Ua 51 # (Col-
lection G. G.) SF RM M AT PALIER BLEU, noue 55 'nt (Ancienne
Collection Roger Marx.) "ie 9. LA FEMME AU
PANIER..... MENU UNE a (Ancienne Collection Roger
Marx.) 10° SCÈNE DELA GUERRE D'ORIENT.o.ssososseee
67 (Collection Dru.) x 11. LA DAME AU CHALE. CU SNS SN
A AR AA Meur (Collection G. G.)

(Musée du Luxembourg.)

ie au np RTE A éptnsd en cms,

12 NA U DALIE URI PRE NUENUN M 1 des ES TE TRANS
(Collection G. G.)

13. FEMME A LA FENÊTRE... Se AU PE LEUE (Musée du Luxembourg.)

LANCER DÉFILE NOM EN OS ON PA NT A CA (Musée du Luxembourg.)

LA DAME AUX FOURRURES 6 MST PE RRRE (Collection G. G

16. LA'DAME AUX BIJOUX RS VUS RU R ENR (Musée du Luxembourg.)

17. DAME Du SECOND EMPIRE..... » SU LR RE NES DER
(Collection G. G.)

181 LR COLLOODE o Le UNE cssssssssesee (Musée du Luxembourg.)

19: DEUX DEAUFEES, Ji RON AR RSS 2318 o NL (Musée du Luxembourg.)

20: DEUX AMIES SU EUR y EE URRNE RS RUE AN D (Musée du Luxembourg.)

21. LES VALSEUSES AU CABARET..... SU ON LIDES (Ancienne Collection Nadar.)

223 DEVANTLE COMPTOIR. M SRRU LETTRES SR (Ancienne Collection Roger Marx.)

23. LA SORTIE POUR LA PROMENADE. re (Collection G. G.)

TABLE DES CHAPITRES

dam sine VC QUE 13

î CHAPITRE I. — Le Beau, la Mode et le Bonheur... 19

— IT. — Les Croquis de Mœurs..... 29 — III. — L'Artiste, homme du monde, homme

Heioules el enfant, o) ere. 31

ii — Pt LæModernité, 50e 48

4 — MA tt maémonIque: : nd Tite 57

24 2 VI. — Les Annales de la Guerre 64

ee — VIT” — Pompes et Solennités. :.....,:.....: 72

“C4 — DRE PO MHTAIrES PS RS en Ton ei 74

‘4 — RO DAT an nos D tn 83

— A A PEARL Es Me sd rence 95

— XI. — Éloge du Maquillage... 100

— XII. — Les Femmes et les Filles. 112

— D HbepNpiturés,. Ne ce 127

‘44 D Te M NN RE RE 137

PABLE DES ILLUSTRATIONS. , 1.4. ue des io. 141

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/constantinguysleoobaud>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.